

ERNEST HELLO

DU NÉANT A DIEU

II

**L'AMOUR DU NÉANT POUR L'ÊTRE
LA PRIÈRE DU NÉANT A L'ÊTRE**

FRAGMENTS RECUEILLIS

PAR

Jules-Philippe HEUZEY



PARIS

**LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDES-AUGUSTINS, 35**

1930

Tous droits de reproduction réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

DU NÉANT A DIEU

DU MÊME AUTEUR :

L'HOMME. La vie, la science, l'art. Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. 9^e édit. 1 volume in-16.

Le Siècle, les hommes et les idées. 6^e édition. 1 volume in-16.

Physionomies de Sainte. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Paroles de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Contes extraordinaires. Nouvelle édition refondue. 1 volume in-16.

Rusbrock l'Admirable (œuvres choisies), traduction d'ERNEST HELLO, nouvelle édition avec préface de GEORGES GOYAU. 1 volume in-16.

Philosophie et Athéisme. Nouvelle édition. 1 vol. in-16.

Les plateaux de la balance. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

LIBRAIRIE TRALIN

Visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, avec avertissement de GEORGES GOYAU. 7^e édition. 1 volume in-16.

Le jour du Seigneur. Nouvelle édition, avec préface de GEORGES GOYAU. 1 volume in-16.

TROISIÈME PARTIE

L'AMOUR DU NÉANT POUR L'ÊTRE

Père, exaucez les cris
qui, manquant d'air ici-bas,
sont étouffés dans notre
vide et ne retentissent qu'en
vous.

Amen.

LA MISÈRE DE L'HOMME

Qu'est-ce que l'homme, en vérité ?

Qu'on se figure quelqu'un qui n'est pas et qui, sortant du néant, est accueilli par le péché. Péché de la race d'abord, ensuite péché de la personne.

Il naît dans le sang et pleure avant de voir. Il donne la douleur avant de naître et quelquefois la mort en naissant. Il gémit avant d'ouvrir les yeux.

Corps, âme, esprit et cœur il est la proie

de tout ce qui existe. Toutes les créatures forment contre lui une épouvantable, inévitable et toute-puissante conspiration.

Ses amis, qui sont rares, et ses ennemis, qui sont innombrables, s'entendent entre eux pour le perdre. Les créatures les plus irréconciliables entre elles se réconcilient pour conspirer sa ruine. Ruine du corps, ruine de l'esprit, ruine de l'âme, ruine du cœur. La bienveillance et la malveillance, la grâce et l'horreur, l'amour et la haine de tout ce qui respire s'arment pour le tromper et pour le tuer. Les êtres animés qui n'ont pas d'intention propre ont l'air d'en avoir une, celle de le faire souffrir et de le faire mourir. Le froid, le chaud, la pluie, la grêle et la foudre, etc., etc., ont l'air d'une armée parfaitement disciplinée, qui, sur les

ordres d'un général obéi, lance sur l'homme la peste, la famine et le feu. Cette armée s'entend avec celle des animaux, des végétaux, des minéraux, pour s'opposer à lui sous toutes les formes imaginables.

Non content des horreurs inévitables, il en invente de prodigieuses. Lui qui ne sait pas la médecine, et qui ne peut se guérir ni d'un rhume ni d'un mal de dents, il devient actif, savant et puissant quand il s'agit de se faire souffrir. Il distribue à lui-même et aux autres, avec une industrie prodigieuse, la douleur et la mort, et avec elles la haine. Il fait l'impossible, et les choses inanimées, qui lui résistent quand il veut le bien, lui obéissent quand il veut son mal.

Les catastrophes sont fécondes en désespoirs, les désespoirs sont féconds en cata-

strophes, et nul ne voit le fond des abîmes engendrés par les abîmes, lesquels s'ouvrent et se creusent les uns sous les autres, béants et dévorants.

Il n'y a pas dans la création un abîme qui ne puisse contenir pour nous la maladie, le désespoir, la mort et l'enfer, multipliés les uns par les autres. Il n'y a pas un mouvement de l'âme et de l'esprit, fût-ce le plus doux, le plus bienveillant, le plus juste et le plus vrai, qui, égaré par les douleurs dont il est environné, précédé ou suivi, ne puisse contenir pour nous et pour nos amis la maladie, le désespoir, la mort et l'enfer.

Comptez les atomes de sa chair et de son sang, de ses nerfs, de ses fibres, de ses muscles et de ses os, etc., etc... Comptez toutes les impressions que cela peut recevoir

ou du dedans ou du dehors, de la terre et de l'enfer ! Multipliez toutes ces choses les unes par les autres, et par toutes les autres choses, substances et influences que j'ai nommées et que je n'ai pas nommées !.. Comptez tous les mouvements intérieurs et extérieurs du corps, de l'âme et de l'esprit, toutes les pensées, — *toutes les pensées !* — toutes les paroles, toutes les actions, toutes les omissions de cet homme et de tous les hommes (car il est en rapport avec tous les hommes et tous les hommes agissent sur lui) ; comptez tous les inconnus, tous les animalcules microscopiques qui, répandus dans l'air, dans l'eau et les aliments, peuvent lui donner la mort, et tous les accidents innombrables qui peuvent compliquer cette situation horrible, vous

n'aurez pas fait le compte des misères de l'homme.

Il faut ajouter d'abord, qu'en écartant par la pensée toutes les horreurs de la paix et de la guerre, tous les maux que je viens de nommer et tous les autres maux, il lui resterait encore l'horreur de se supporter lui même, l'ennui de son vide qui ramènerait toutes les horreurs, et ferait peut-être appel à la tentation pour essayer de le combler.

Il faudrait se souvenir qu'avant le péché l'homme ne s'est pas supporté même immortel et heureux. Il est allé bien vite au fruit défendu.

Il faut ajouter que les plus magnifiques aspirations sont les pièges les plus terribles et que, dans cet animal ruiné, il y a un tigre qui gémit, qui rugit, et dont les gémisse-

ments, et dont les rugissements produisent de nouvelles douleurs suivies de crimes nouveaux.

Tout le bien qu'il renferme, et il en renferme beaucoup, est affreusement voisin du mal.

Enfin, il faut ajouter que ce misérable, qui, tout entier, cœur, âme, esprit et corps, de la pointe des cheveux à la plante des pieds, de la peau au cœur, n'est qu'une plaie, et à qui sa propre corruption se révèle incessamment et perpétuellement par toutes les voies les plus hideuses dont dispose la pourriture, ce monstre qui peut mourir de l'infection du cadavre de son voisin, ce monstre est pétri d'orgueil, et la dernière chose qui meurt en lui c'est l'amour-propre.

LE VIEIL HOMME ET L'HOMME NOUVEAU

Nous sommes des mendiants. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Nous mendions la vie physique, nous mendions la vie intellectuelle ; nous mendions la vie morale ; nous ne vivons que d'aumône. Dieu pour nous sauver a pris l'apparence d'un ver de terre. Quand il a dit : *Ecce homo*, quand il nous a montré l'idéal de notre misère, il n'était plus qu'une plaie. Si nous jugeons de la maladie d'après le remède, comment donc l'homme est-il malade ? Or, pour comble, l'homme est orgueilleux. L'orgueil, qui est le prin-

cipe de la chute, en est aussi la conséquence et le couronnement. C'est lui qui est sur le bord de l'abîme et qui précipite la victime. Plus le précipice est profond, plus l'orgueil est profond. Plus l'âme devient hideuse, plus elle s'adore.

Dans l'homme, dans ce mendiant aveugle et blessé, c'est la folie en essence, c'est le principe de toutes les folies, c'est un mystère de folie. Qu'un mendiant étale ses plaies pour inspirer de la pitié, cela se conçoit, mais qu'il les étale pour se faire admirer, cela devient si étrange que le spectacle de l'orgueil peut devenir le remède de l'orgueil. Si l'homme alors rentre au fond de lui, fait le vide, fait le silence dans le sanctuaire, écoute et obéit, il y trouvera l'Infini armé de toutes ses splendeurs, qui l'attire

pour le glorifier. Pascal a voulu réduire l'homme à comprendre qu'il est un monstre incompréhensible. Pascal, ce jour-là, n'a pas été assez loin. Il a arrêté l'homme à l'homme. Il fallait le pousser jusqu'à l'infini pour le simplifier, pour le calmer, pour l'apaiser. Quiconque s'arrête avant d'avoir trouvé la joie, s'arrête avant d'avoir trouvé Dieu. Où donc l'étoile a-t-elle conduit les Rois d'Orient? A un berceau. Alors le tableau change. L'homme se transfigure quand l'Etoile paraît. Je vois le pays du soleil d'Orient se dresser, dans la personne de ses sages et de ses rois, se lever, chercher, suivre, s'envelopper dans les plis de son manteau pourpre et or, s'agenouiller près de l'Enfant et de Marie, offrir l'encens, l'or et la myrrhe.

Est-ce donc l'homme encore que j'aperçois, le même que tout à l'heure? Oui, c'est l'homme encore, mais non pas le même que tout à l'heure. C'était le vieil homme, c'est le nouvel homme. La rosée de feu a consumé l'un, elle rafraîchit l'autre après l'avoir fait pousser.

L'ANGOISSE DES PRIÈRES HUMAINES

Si Jérémie vivait, il n'essaierait probablement pas d'égaliser, comme dit Bossuet, les lamentations aux douleurs. Il sentirait que si les ruines d'autrefois supportaient encore la parole et le cri, les ruines d'aujourd'hui ne peuvent plus tolérer que la visite du silence. Leur horreur trop profonde se refuse à être décrite ; les détails l'amoin-driraient ; il faudrait la dire tout entière en une parole et cette parole n'existe pas. Il me semble en face de cela que les prières font l'effet de paroles, elles sont petites en

présence de la chose qu'elles constatent et de celle qu'elles réclament. Elles ne savent de quel côté se tourner. Les horreurs de l'abîme d'où elles partent semblent demander à l'abîme où elles veulent aller un effort nouveau, inconnu, qui ne puisse être ni nommé, ni pensé.

LES DÉLOYAUTÉS DE L'HOMME ET LE LOYALISME DE JÉHOVAH

Jéhovah : Celui qui Est, Celui qui tient ses promesses : ces deux choses sont synonymes.

Tenir sa promesse, c'est la substance de l'être. Donner sa parole, c'est engager sa substance. Tenir sa parole, c'est dégager sa substance. Manquer à sa parole, c'est renier sa substance, c'est la démentir, c'est l'anéantir.

Donner sa parole, c'est remettre sa substance entre les mains de quelqu'un. Tenir

sa parole, c'est revendiquer son être. Manquer à sa parole, c'est le suicide essentiel et radical de la substance. Et le mépris, qui est la suite de la parole violée, n'est autre chose que la conscience du néant qui s'exteriorise.

Le mépris des autres est, pour celui qui ne tient pas sa parole, le miroir où se reflète l'infamie essentielle de son déshonneur, par laquelle étant touché, le néant lui-même se sent souillé.

**L'ANÉANTISSEMENT PAR LA HAINE
OU PAR L'OUBLI**

Il y a dans le froid de la haine absolue une certaine affectation d'ignorance. La haine oublie les noms ; ou, si elle est forcée de les prononcer, elle les articule et les choisit avec l'instinct du froid.

Caïn ne prononce pas le nom d'Abel.

— Où est-il.

— Est-ce que je sais, moi ?

Il y a toujours dans la haine profonde un certain :

— Est-ce que je le connais, moi ? Est-ce que je suis chargé de lui, par hasard ?

La réponse est dans l'Ecclésiaste :

— Le Seigneur a chargé chacun du soin de son prochain.

Le prochain est le nom que la Charité donne aux hommes.

Pour la haine, le véritable nom, c'est l'Etranger.

Le mot «Etranger» répond à l'instinct de la haine plus profondément que le mot Ennemi.

La haine a des affectations de ne pas connaître, parce que la connaissance est une relation. La haine veut, par-dessus tout, briser la relation.

Elle veut que l'homme haï soit un étranger, et ne soit pas son *prochain*. Ce qu'elle veut surtout, c'est mettre entre elle et lui la distance. Elle ne tient pas toujours à frapper,

à maudire : ceci serait plutôt le fait de l'irritation.

Elle tient à oublier, à ignorer, à écarter par l'esprit, à marquer l'indifférence. Elle tue son homme, en le niant comme prochain. Elle n'est pas chargée de lui. Pour l'écarter spirituellement, elle inventerait la distance, si la distance n'existait pas. Elle inventerait la froideur, si la froideur n'existait pas. Elle répète toujours le mot qu'elle a dit en naissant :

« Est-ce que je suis chargée de lui ? »

Peut-être Caïn, par ce mot, a-t-il tué Abel une seconde fois : car l'oubli est une mort. L'oubli volontaire que l'inimitié fait de quelqu'un lui donne une certaine mort.

Est-ce que je le connais, moi ?

Cela signifie : Son type n'existe plus à mes yeux.

C'est une façon de donner la mort qui pénètre jusqu'à l'essence. C'est un coup de couteau qui, au lieu de séparer l'âme du corps, sépare l'âme de l'esprit, et égorge le type éternel, dans le sein de l'éternité.

Peut-être cet oubli radical, c'est l'inimitié dans son essence. Le mot inimitié est plus profond que le mot haine, parce qu'il est négatif : pas d'amitié. Il répond directement au mot *invidere* : ne pas voir.

Peut-être cet oubli radical et parfait par lequel l'homme anéantit celui qu'il refuse d'aimer est-il la parodie de l'oubli qu'il accorderait aux fautes de cet homme, et par lequel il les anéantirait.

Je ne parle pas du pardon vulgaire qui

laisse subsister le sentiment et les conséquences des fautes. Je parle d'un oubli radical qui aurait peut-être une sublime puissance d'anéantissement.

L'oubli que l'homme fait de l'homme, l'oubli de son nom, c'est le chef-d'œuvre de l'inimitié (Caïn ne nomme pas Abel). Cet oubli anéantit l'homme dans son nom qui est son type, et essaie de le réduire à sa déchéance.

Peut-être l'oubli qui porterait sur sa déchéance le ramènerait à son nom, à son type, et anéantirait sa déchéance.

David dit : « Ne vous souvenez plus de mes péchés ».

Et Esdras : « Souvenez-vous de moi ». Ces deux paroles sont peut-être synonymes.

Il y a deux oublis : l'un donne la mort.

Peut-être l'autre donnerait la vie ?

L'oubli qui donne la mort s'en prend à l'inattaquable. Le poignard frappe celui qu'il veut frapper ; il pratique un acte matériel. Mais l'inimitié qui s'en prend à l'essence, c'est le serpent qui veut ronger la lime. La mort s'attaquant au nom éternel, et n'ayant pas prise sur lui, revient à son point de départ. Comme une flèche qui retournerait vers la main qui l'a lancée, cette mort sans emploi là-haut, qui n'a trouvé dans le monde des types ni pain ni ouvrage, revient irritée vers celui qui l'a lancée en vain, et tourne ses dents contre lui.

Peut-être l'unité et la solidarité de l'espèce humaine sont-elles si intimes, que l'homme se fait à lui-même le bien et le mal qu'il veut aux autres. Peut-être la charité est-elle le

pain de celui qui la fait, comme le pain de celui qui la reçoit. Peut-être son refus est-il un suicide avant d'être un autre attentat.

Le prêtre et le lévite, comme tous les réprouvés de l'Évangile, n'ont fait que s'abstenir : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? — Ils ont passé devant : Suis-je chargé de ce blessé ? Est-ce que je le connais ? Et d'ailleurs l'expérience m'apprend que la générosité trompe.

Probablement il n'y a qu'un péché, le péché d'omission. Lui seul est damné au dernier jour : Vous ne m'avez pas donné à manger ! Toutes les formules sont négatives.

Tout malétant une négation, une privation d'être, tout péché est par là même une omission. Même quand il ressemble à une action,

il est une omission. Car cette action est une illusion, non un acte. Tout péché est une diminution d'être, donc une omission.

Mais qu'est-ce que l'Etre ?

L'Etre dit qu'il est l'Amour. Dans le langage de la terre, on ne sait pas autre chose. L'Amour est la déclaration que l'absolu fait au relatif. Donc tout péché est une défaillance de l'Amour.

Métaphysiquement le péché est la diminution de l'Etre, moralement il est la défaillance de l'Amour.

La morale ne peut pas être autre chose que la métaphysique en acte. S'il faut aimer son prochain comme soi-même, c'est que, quelque part, le prochain et vous-même vous n'êtes qu'un.

Dans le lieu où la métaphysique est une

vérité, le prêtre et le lévite s'abandonnent eux-mêmes. Le Samaritain, secourant le blessé, se secourt lui-même.

Que dit la voix du mensonge ? Elle dit : division.

C'est que l'unité est plus vraie qu'il n'est possible de le croire.

Le genre humain étant *un* comme le Père et le Fils sont *un*, dans le lieu de la métaphysique, celui qui fait quelque chose à quelqu'un se le fait à lui-même.

Dans le langage de la vision le Samaritain verrait son image, en regardant le blessé.

La révélation du dernier jour sera peut-être celle-ci : Celui près de qui tu as passé, c'était toi-même.

Voilà le sens du mot prochain : ton prochain, c'est toi.

Ce mendiant à qui j'ai autrefois donné mon chapeau, me tend maintenant ce même chapeau pour que j'y mette un sou. C'est mon chapeau qu'il me tend. Il me demande peut-être en mon nom.

L'HOMICIDE PAR OMISSION : L'INDIFFÉRENCE

L'Indifférence a ce caractère particulier : elle s'attaque surtout aux choses sublimes. Elle permet à celui qu'elle possède de s'occuper beaucoup des petites choses et de travailler à ce qui ne signifie rien. Elle le rend laborieux vis-à-vis du néant. Elle ne lui interdit pas la justice et la bonté.

Il y a plus de crimes commis par négligence que de crimes commis par scélératesse. Il faut beaucoup d'attention pour ne pas devenir homicide.

Homicide ! Que cette chose est rare en

apparence ! Qu'elle est fréquente, en réalité ! L'homicide sans le savoir nous coudoie dans toutes les rues. Que de gens regardent avec horreur et mépris les homicides reconnus, déclarés, les homicides officiels, qui sont homicides eux-mêmes et homicides profondément ! On est homicide par pensée, par parole, par action et par omission. L'homicide par omission est le plus inaperçu et par là même le plus fréquent de tous.

Quel livre on ferait sous ce titre : les crimes par omission ! Crimes non pas seulement oubliés, mais inconnus ! inconnus des criminels, quelquefois inconnus des victimes. Crimes qui font mourir et qui ne font pas de bruit ; crimes qui comptent pour rien dans notre actuel aveuglement et qui diront leurs noms dans la vallée de Josaphat : —

J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger...

L'homme qui ayant découvert dans sa vie les crimes par omission aurait l'étrange courage et la sublime intelligence de s'en repentir d'une façon digne d'eux, s'élèverait peut-être à des hauteurs morales tout à fait extraordinaires.

Les deux victimes les plus ordinaires de l'indifférence sont le malheur et le génie.

Le malheur et le génie parcourent le monde en mendiant ; nulle part ils n'ont droit de cité. Pour eux la foule est un désert ; c'est à eux qu'il faut demander le nom de l'indifférence, c'est à eux qu'il faut demander comment tue l'homicide par omission.

La passion est la mère des crimes par ac-

tion ; l'indifférence est la mère des crimes par omission.

Il n'y a que ces deux mendiants, le malheur et le génie, qui sachent apprécier la tournure et le regard de ce passant qui s'appelle l'indifférence. L'indifférence est une personne qui n'a pas le temps. Elle a toujours d'autres affaires.

La charité est celle qui a le temps.

Rien ne gêne l'indifférence comme un homme qui prend au sérieux les actes que l'on fait et ceux que l'on omet de faire.

L'indifférence, comme ces criminels endurcis, de loin en loin troublés dans leur nuit par un éclair, l'indifférence ferme les yeux pour ne pas voir ses crimes. Et comme elle est toujours pressée, sa hâte éternelle

protège son aveuglement contre les surprises de la conscience.

Si on priait une toupie ronflante de s'arrêter par complaisance de peur de blesser quelqu'un, elle répondrait : Je n'ai pas le temps, voyez quel bruit je fais, et comme je tourne vite.

Dans le conflit des affaires la chose qu'on oublie le plus, c'est l'importance respective de ces différentes affaires. Les hommes ne daignent pas y réfléchir. Mais leur instinct les pousse à donner leur attention aux choses en raison inverse de leur importance.

Une aventure du demi-monde remplira Paris, qui n'aura pas, pour les plus grands événements de la pensée, une seconde d'attention. L'indifférence lui permettra de raconter en détail les toilettes d'une courtisane et la

couleur de ses cheveux. L'indifférence écrira et lira avec attention les détails de sa dernière aventure et de sa dernière moquerie. L'indifférence dévorera cette histoire sans lendemain : car l'indifférence est capable de passions, pourvu que le néant soit seul en jeu.

Mais qu'un grand acte s'accomplisse le même jour et sollicite une place au soleil, la plus petite, la plus humble, car la grandeur est timide, l'indifférence n'a pas le temps.

Elle est impitoyable infiniment. Dans sa stupidité infiniment impitoyable elle fait ce qu'elle peut pour assassiner les grandeurs agonisantes. Un instinct secret la précipite froidement dans les crimes inouïs dont la société meurt, et à l'heure des grandes ca-

tastrophes, elle ne s'aperçoit pas qu'elle a tout fait. Car voici encore un de ses caractères : elle est incorrigible.

L'indifférence, qui n'est pas dépourvue de goût pour les choses basses, n'est pas dépourvue de haine pour les choses hautes. Ce goût et cette haine, au lieu de la tuer, l'alimentent. Elle a pour ceux qu'elle égorge une haine instinctive ; elle leur reproche d'être égorvés.

Elle trouve que les gens assassinés sont ennuyeux, ils crient : et même s'ils étouffent leurs cris dans leur poitrine, on devine encore qu'ils ont envie de crier. C'est déjà beaucoup trop, et l'indifférence qui les assassina ne leur pardonnera pas cette tentation de crier, qu'elle leur suppose et qui la gêne.

Si l'assassiné parle, il a tort ; s'il crie, il a

tort ; s'il se tait, il a tort ; s'il trouvait le moyen de n'être plus, de n'avoir jamais été, de supprimer son existence dans le présent, dans l'avenir et même dans le passé, alors l'indifférence lui reprocherait son anéantissement comme bizarre, exceptionnel et peut-être orgueilleux.

LA RESPONSABILITÉ DU SILENCE

Voici ce que dit saint Grégoire : « L'homme qui peut vous guérir et qui ne vous guérit pas est l'auteur de votre mort. » Et Isaïe : « Malheur à moi, parce que je me suis tu ! Je suis un homme aux lèvres souillées. »

« Celui qui se tait en présence de l'injustice, dit Hugues de Saint-Victor, celui-là a les lèvres souillées, et c'est contre lui que se retourne l'iniquité qui ne se répare pas. »

Ainsi le silence peut souiller les lèvres, comme la parole menteuse. Ceci nous ouvre sur la pureté des horizons qu'on n'explore

pas. L'homme accouple facilement l'idée d'innocence et l'idée d'abstention. Mais il y a des abstentions qui sont des crimes.

Beaucoup de gens se croient en sûreté quand ils n'ont pas articulé eux-mêmes la parole de l'injustice. Mais ils l'ont laissée articuler près d'eux, autour d'eux, sous leurs ordres ou sous leurs permissions. Et quand viendra le jour de la colère (*dies iræ*) le jour de la colère qui sera le jour de la lumière, cette lumière incorruptible montrera leurs lèvres souillées, souillées par le silence !

A la lumière de cette justice apparaîtra le mystère de la responsabilité.

Il me semble que ce mystère pourra être le mystère des épouvantements.

VERS LA PAIX PAR L'HORREUR

Dans l'inextricable réseau de pensées, de sentiments, de forces et de faiblesses où se débat la terre, si l'on me demandait quel chemin prendre pour faire la paix dans les âmes, je répondrais peut-être : le chemin de l'horreur. Ce qui manque le plus, ce n'est pas l'amour du bien, c'est l'horreur du mal. L'horreur du mal ! Très sainte et sublime chose, oubliée parmi les hommes. Et cependant ce n'est pas la faute des événements. On dirait que le mal, voyant que les hommes oublient de le haïr, a voulu les y

forcer : s'il conserve leur indulgence, il la conserve malgré lui, et cependant il la conserve.

Si, dans une chambre où plusieurs hommes attendent, sans connaître celui qu'ils attendent, on voyait tout à coup une grande ombre se projeter sur le mur, un frisson s'emparerait des spectateurs, et ce frisson dirait : quelqu'un de grand va venir.

Si tout à coup l'horreur du mal pénétrait les hommes, il semblerait qu'une grande ombre, descendue du ciel, se projette sur la face de notre obscure planète, et Dieu ne serait pas loin, car cette ombre serait son ombre.

L'horreur du mal ne serait-elle pas un terrain sur lequel les hommes pourraient se donner rendez-vous ?

Si la philosophie, la science, l'art, si toutes les forces et toutes les faiblesses se donnaient rendez-vous sur le terrain de l'horreur, cette entrevue de souverains aurait peut-être sa familiarité et sa grandeur.

Le monde qui corrompt l'air en le respirant, et flétrit toute chose en la touchant, a commis contre la charité un crime audacieux ; il n'a pas craint de la nommer. Quand le monde nomme la charité, il faut qu'il la fasse mentir ; car il n'emploie les mots que pour le mensonge.

Pour faire mentir le nom de la charité, quel procédé a-t-il choisi ?

Il en a fait l'éloge, il l'a flattée comme un coupable qui veut séduire son juge : il a dit que la charité est une belle vertu, et qu'elle

est pleine d'indulgence, même pour le mal.

Le monde a confondu l'amour du pécheur avec l'amour du péché, et il a donné à entendre que ceux-là manquaient à la charité qui avaient pour le péché une haine trop absolue.

Le monde, qui ne connaît de l'amour que ses défaillances, a cru que la charité, puisqu'elle était amour, devait contenir un peu de faiblesse.

Alors il a voulu la tenter. Il lui a dit : Arrangeons-nous ensemble. Je t'admirerai tant que tu voudras, pourvu que tu ne dises pas mon véritable nom.

L'amour de l'homme pécheur et la haine du péché ont été habituellement en raison directe l'un de l'autre.

Le monde voudrait faire croire le contraire. Le monde voudrait faire croire que pour aimer beaucoup le pécheur, il faut aimer un peu le péché.

Quant à lui, il aime le péché, mais il déteste le pécheur, parce que le monde habite les lieux où règne la haine. Vis à vis du péché le monde est indulgent. Vis à vis du pécheur, il est non pas sévère, mais implacable.

La grande haine des Saints contre le mal est une des magnificences qui au dernier jour raviront les hommes et les anges.

Cette grande haine est un des sentiments les plus inintelligibles à l'homme corrompu. Cette grande haine est l'éclair que la pureté fait dans la nuit en brandissant son glaive.

Cette grande haine est d'institution divine.

Comme toutes les choses de premier ordre, elle a été promise avant d'être donnée. La promesse est sortie de la bouche de Dieu, au moment où commence l'histoire. Il a promis que le serpent serait haï. Et pour que l'on ne se trompât point sur la nature de cette haine, il a confié ce don sublime à la charité et à la douceur. Il a chargé la femme de haïr.

La haine du serpent a été confiée comme un dépôt à celle qui devait aimer les pécheurs jusqu'à livrer pour eux à la mort son Fils, le Fils du Père, l'Emmanuel qu'on attendait. Ce fut aux douces mains de la femme que fut confiée la haine sublime, comme un trésor de miséricorde; et pour qu'on sût d'où elle venait, Dieu dit qu'il placerait lui-même cette haine entre la femme et le serpent.

Il ne faut pas s'étonner que la Vierge Marie aimât singulièrement les pécheurs. C'est qu'elle avait pour le péché une haine faite exprès, une haine faite de main de Dieu.

Les ténèbres qui nous entourent sont particulièrement profondes parce que l'humanité a laissé mourir ce feu sacré, la haine du mal.

Une immense conspiration, dans laquelle sont entrés beaucoup de gens qui ne s'en doutent pas, plaide la cause du mal devant la terre que nous habitons. La philosophie et la poésie sont entrées dans cette ténébreuse affaire. Nous avons tous les jours l'occasion de voir quelque nouveau salut, amical et respectueux, adressé par elles à l'esprit des ténèbres. Hegel, Renan, Victor Hugo sont

entrés, par des portes différentes, dans le même souterrain. Certains hommes en sont venus à unir dans leur esprit l'idée du mal et l'idée du beau.

Voulez-vous savoir quelle est la figure du mal ? Demandez-le à ceux qui l'ont vu.

Sainte Catherine de Gènes tombait en défaillance pour avoir vu l'horreur d'un seul péché véniel. Sainte Thérèse disait que cette vue pourrait dissoudre un corps, fût-il de diamant. Sainte Catherine de Sienne, ayant vu l'esprit des ténèbres, dit qu'elle aimerait mieux marcher dans le feu jusqu'au dernier jugement que de le revoir une seconde.

L'indifférence dans laquelle a glissé cette terre est un monstre sur lequel l'esprit ne peut fixer les yeux, sans que l'horreur intervienne.

Je ne sais ce que sont les étoiles, mais, en tous cas, quand elles pâlisent dans les nuits d'été, confiant le secret de leur naissance aux silences et aux profondeurs de l'espace, il me semble qu'elles ont droit à un certain respect, car elles reculent notre horizon. Leur distance ressemble à une miséricorde. Car c'est une grâce pour l'homme captif d'apercevoir quelque part un peu d'air et de grandeur.

Or la terre a donné aux étoiles des noms de démons. On n'eût peut-être pas voulu les appeler peste ou lèpre. Et cependant vous savez de quels noms on les appelle. Et cependant la mort, avec son cortège de serviteurs, est la silhouette du mal aperçue dans le monde visible. Les gémissements de tout ce qui existe nous reprochent notre indiffé-

rence. Toutes les ruines, toutes les tombes, tous les cris, toutes les larmes, toutes les voix dont dispose un monde en deuil font appel à notre colère.

Et cependant les hommes ne répondent pas, comme s'ils étaient poussés vers leur ennemi par un stupide dévouement. Et ils restent séparés les uns des autres, séparés d'eux-mêmes, séparés de Dieu, sans énergie pour exécrer celui qui se moque et qui sépare.

Qui sait si la Paix n'est pas la récompense d'un vigoureux mouvement d'horreur ?

LA FÉCONDITÉ DE L'INDIGNATION

L'abbé Huvelin disait un jour que le regard simple ne verrait les hommes qu'à travers les gouttes du sang de Jésus-Christ répandues sur eux. On pourrait dire, ce me semble, que le regard simple ne verrait les hommes qu'à travers leurs types. Les types sont Dieu en Dieu. Celui qui aimerait Dieu uniquement ne verrait dans les hommes que des types, et cette disposition s'appliquerait même aux animaux .

Est-ce à dire que ce regard ne verrait

pas dans les hommes la déchéance et ignorerait en quoi ils s'écartent du type ?

Il le verrait mille fois mieux qu'aucun autre regard. Il le verrait dans une lumière divine et avec une suprême indignation. L'indignation est clairvoyante et divine comme l'amour dont elle est fille. L'antipathie est la parodie diabolique de l'indignation.

L'indignation voit le type de la personne déchue et nourrit sa fureur de sa contemplation. L'antipathie oublie le type : elle l'abolit. Elle est homicide en bas et déicide en haut. C'est pourquoi l'indignation appelle, parce qu'elle espère encore. L'antipathie repousse parce qu'elle ne désire pas.

L'indignation peut donner la vie parce qu'elle est la fureur de l'amour. L'antipathie ne peut donner que la mort, parce qu'elle n'a

que la mort en elle. Celui qui aimerait Dieu uniquement vivrait, je me le figure, dans une indignation perpétuelle qui répandrait la paix et la vie.

Je me le figure comme le créateur sublime et extatique d'un monde nouveau, fils de son extase. Et quand les mondes anciens remonteraient vers leur type, dévoilé par le voyant, celui-ci dirait, les yeux fixés sur son unique amour :

Qui m'a touché ? J'ai senti une vertu sortir de mon indignation.

MISÉRICORDE ET JUSTICE

La Justice est d'accord avec les notions vulgaires : « J'en veux à cet homme parce qu'il est coupable. »

La Miséricorde répond au mystère, à l'incalculable, au néant de l'homme, à la faiblesse du pécheur. Elle est la justice transcendante et elle ne rencontre qu'à l'infini la justice absolue. Voilà pourquoi Dieu seul peut punir.

La Miséricorde voit au delà de la justice. Comme elle voit par delà, elle donne par delà. Elle pardonne parce qu'elle connaît.

A la Miséricorde répond l'Humilité par laquelle on se connaît et on se pardonne, en voyant ce qu'on n'est pas.

La philosophie vulgaire voit les êtres dans l'être qu'ils ont, c'est-à-dire du côté du fini. La philosophie transcendante les voit du côté de l'immense dans l'être qu'ils n'ont pas, ou plutôt nie leur néant, gardé comme renseignement, mais absorbé comme élément dans l'océan de l'Être.

LA MISÉRICORDE DE SAINT PIERRE

Le propre de Dieu, c'est la miséricorde. C'est pourquoi saint Pierre reçut de Dieu d'une manière spéciale la miséricorde en partage. Il n'est que miséricorde. Sa chute même fut permise pour augmenter sa miséricorde envers les faibles. La source de ses miracles est dans cette miséricorde.

Revêtu de cette propriété divine, la miséricorde, il acquit une puissance surnaturelle.

Le fer, rougi au feu, chauffe comme le feu, parce qu'il a revêtu la propriété du feu.

Et quand il a revêtu la propriété de l'aimant, le fer attire le fer, comme l'aimant.

Par la vertu de l'amour, saint Pierre était dans Jésus-Christ plus qu'en lui-même.

Car l'âme est là où elle aime, plus que là où elle anime. Là où elle anime, elle consume. Mais là où elle aime, elle est consommée : sa foi fortifie la faiblesse, et l'amour donne à celui qui aime les propriétés de celui qui est aimé.

La Foi et la Miséricorde ont fait à saint Pierre le don des miracles. Celui qui croit en moi, disait Jésus-Christ, fera de plus grandes choses que moi.

La raison ne diminue pas la foi, elle l'élève.

A Pierre seul il a été dit : Jette ton filet en pleine mer.

Car il est la tête et le docteur ; il est celui à qui le Père a fait sa révélation.

L'amour est fort comme la mort. Tout ce qui est sous le ciel est soumis à la mort.

Donc, tout ce qui est sous le ciel est soumis à l'amour.

MISÉRICORDE ET HUMILITÉ

La miséricorde et l'humilité sont les deux rayons de la gloire. Ils pénètrent le monde des figures et l'informent suivant la ressemblance du monde des types. Ils sont les deux noms de la gloire traduits en langue étrangère, répercutés par les échos de la création et renvoyés au Ciel où la Parole les nomme gloire. L'humilité est la miséricorde de la créature vis-à-vis d'elle-même. La miséricorde est l'humilité de la créature vis-à-vis des autres. Ses rayons reviennent au soleil d'où ils viennent et produisent la gloire qui les produit.

Amen.

Le monde des figures nous sert à recevoir de nos mains l'empreinte du nom de Dieu ; ce nom qui par son immensité échappe à nos étreintes dans le domaine infiniment grand, et dilate en lui notre cœur. Infini en puissance, sans s'épuiser jamais, ce nom magnifique se laisse écrire partout par nos mains, quand elles agissent avec Jésus-Christ.

La miséricorde et l'humilité sont à la portée de tous les bras, et par elles la gloire entre dans le domaine de l'homme.

MISÉRICORDE ET SOUVERAINETÉ

L'attribut le plus essentiel de la souveraineté, c'est le droit de grâce. Le monarque le plus absolu, s'il est enchaîné par les décisions de la justice réglementaire, n'est pas souverain. L'homme, au contraire, qui, sans être officiellement roi, aurait, par une circonstance quelconque, le droit de grâce, deviendrait roi prochainement. Car le germe de la souveraineté déposé en lui grandirait. C'est ce qui me faisait dire, quand je savais à peine parler, que ce n'était pas la peine d'être roi, si on n'était pas au-dessus des lois.

L'instinct de la souveraineté demande à exercer une justice supérieure à la justice, une justice absolument libre qui s'appelle la miséricorde, et qui peut-être ressemble à l'écho lointain d'une parole inconnue qui, dans une autre langue, se traduirait peut-être par le mot prédestination.

Le germe de la souveraineté déposé quelque part serait donc le droit de grâce.

L'ADORATION DU FAIT

Comme si un mot d'ordre avait été donné d'un bout du monde à l'autre, il s'est produit partout à la fois et pour la première fois depuis le commencement du monde un phénomène qui peut s'appeler l'adoration du fait.

Le fait accepté voit la masse des hommes à genoux devant lui. Dans toutes les sphères de l'activité humaine, une prostration s'est faite qui incline l'âme devant la chose extérieure, et qui méprise tout ce qui n'est pas elle.

Plusieurs qui ne s'en doutent pas sont atteints par la contagion de ce mépris. La richesse, la puissance et tout ce que ces choses traînent après elles, éblouissent les yeux comme jamais elles ne les ont éblouis.

L'adoration de la matière est le caractère propre des esprits révoltés. Elle est la conséquence et le châtiment de l'orgueil ; jamais l'orgueil n'a voulu aller si haut, car il attaque Dieu directement. Jamais l'adoration de la matière n'a prosterné l'homme dans un si profond abîme. Devant une chose visible, tangible et puissante, ces têtes orgueilleuses s'inclinent ; et les genoux qui ne plient pas devant Dieu touchent terre devant l'argent ou le bâton ou le fouet.

Et toujours le remède va chercher le mal dans la région qu'il occupe. Dieu tire le bien

du mal par des procédés à la fois contraires et analogues. Un instant avant la chute, un instant avant la Rédemption, un ange parle à une femme. Eve donne son consentement, Marie donne son consentement. Le premier et le second Adam se servent d'un arbre, l'un pour perdre, l'autre pour sauver le monde. Une mystérieuse et profonde analogie engage la Résurrection à se servir des instruments qui ont préparé la mort, et à employer dans le sens du salut la chose qui a servi dans le sens de la ruine.

L'HOMME DE DÉSIR

Ayant regardé les hommes autour de lui, il vit que l'indifférence avait éteint les visages et les âmes.

Ayant regardé les choses autour de lui, il vit que la vapeur perçait les montagnes et transportait les masses inertes. Et il se dit : Si je trouvais l'homme de désir, celui-là ne pourrait-il pas transporter les montagnes et soulever le poids du monde ?

Mais où donc est-il l'homme de désir ? Et il lui sembla entendre une voix qui disait : « Cherche, cherche. Va en Orient, en Occi-

dent, au Nord, au Midi, puis rentre dans le cabinet où tu es maintenant assis et tu n'en sortiras pas avant d'avoir vu l'homme de désir... »

Il traversa l'Europe, allant, revenant sur ses pas, fouillant les villes et les campagnes, et quand il eut tout exploré, il dit : « Je n'ai pas trouvé l'homme de désir. »

Il traversa l'Asie, fouillant les villes et les campagnes, et quand il eut tout exploré, il dit : « Je n'ai pas trouvé l'homme de désir. »

Ainsi de l'Afrique, et de l'Amérique et de l'Océanie : ainsi du Nord, du Midi, de l'Orient et du couchant.

Et il rentra dans sa chambre où son voyage avait été conçu et ordonné.

Et il dit : « Je n'ai pas trouvé l'homme de désir. Et les collines et les montagnes

sont restées où elles étaient. » Et il s'enfonça la tête dans les mains et tomba fatigué sur le fauteuil où il avait entendu la voix et il dit : « Tu m'as trompé. J'ai fait le tour du monde et je n'ai pas trouvé l'homme de désir. »

Et ses yeux restèrent longtemps fermés par la profondeur de son indignation, et quand il les rouvrit, son regard tomba dans la glace et il vit son image. C'était cette image, qu'il avait vue sans la regarder au moment du départ, qui lui avait dit dans son langage :

« L'homme de désir est quelque part ». C'était celle qui avait ajouté : « Cherche-le, tu le trouveras ».

Et elle était après le voyage comme au moment du départ. Seulement elle semblait avoir grandi. Et il comprit qu'il avait eu l'ap-

parition de lui-même, que l'apparition lui avait parlé, que l'apparition revenait lui dire :

« C'était toi que tu cherchais ».

Et oubliant qu'il s'agissait de lui-même, il se leva devant son image et son image se leva devant lui. Et il recula comme devant un fantôme, à cause de la terreur.

Et il approcha à cause de la terreur, car il craignait la distance encore plus que le rapprochement. Et l'apparition approcha...

Et quand il eut approché, son haleine se condensa, sur la glace, en vapeur.

Et il songea aux montagnes et aux masses qui se précipitaient poussées par une goutte d'eau, semblables à des avalanches de fer.

LE NÉANT DÉCOUVRANT L'IMAGE DE DIEU

Pour trouver le symbole des splendeurs cachées au-dessus des nuages, c'est au fond des entrailles de la terre qu'il faut aller : c'est là que sont enfouies les mines de diamant. C'est au fond de sa faiblesse que l'homme doit descendre pour découvrir l'image de Dieu.

Le ciel donne sa lumière, la terre renvoie la lumière en chaleur : toutes ces émanations sont chaudes ; par l'électricité tout communique : la chaleur produit l'électri-

cité. Mais l'électricité à son tour produit la chaleur par le choc, comme elle a été produite par le frottement, et voilà la vie physique.

Le ciel donne la vie : *et vita erat lux*. Il demande que nous lui renvoyions la chaleur. La chaleur c'est la vie. Le ciel nous demande donc notre vie. Jésus-Christ, représentant de l'humanité et de la nature, a rendu à son Père le souffle, il a en même temps versé l'eau et le sang : car ces trois choses n'en sont qu'une et sont la vie. Prière, larmes, sacrifice.

Et que fait Dieu de tout cela ? Un monde, une création.

Fidèle à son procédé, il crée toujours du néant, *ex nihilo*.

L'impuissance, la douleur, le péché, néants

terribles, néants créés par la créature, plus terribles que le premier néant, le néant pur. Du premier néant, Dieu n'avait créé que le monde. Du second néant, il a tiré l'ordre actuel, la Jérusalem nouvelle dont la clef de voûte est un Dieu anéanti.

Trois choses rappellent à l'homme son néant : l'impuissance qui est le néant continué, la douleur qui est le néant senti, le péché qui est le néant voulu. Jésus-Christ a pris la douleur réellement, le péché et l'impuissance en apparence, puis quand il a dit *in manus tuas*, il a rendu au Père la substance de son humanité, peut-être le souffle au nom de l'impuissance qu'il avait voulu conquérir, l'eau au nom de la douleur, le sang au nom du péché.

La voyant anéantie, le Père, revenu de sa

fuite infinie, a fondu sur sa victime, comme un aigle.

La conversion du monde, comme celle d'une âme, est une création nouvelle qui veut des ruines pour fondements, les ruines de l'ancien édifice.

Le miracle, création nouvelle, Dieu le tire aussi du néant. L'homme par qui il l'opère a plongé si profondément dans son néant qu'il a disparu pour ainsi dire, aux yeux de l'Infini. Il a tout rendu à Dieu, soupir, sang et larmes, et quant à lui, il se cache derrière le fond des entrailles de la terre, là où sont cachées les pierres précieuses, symbole des splendeurs cachées aussi, mais au-dessus des nuages. Dieu dit : « Il n'y a plus rien là ! C'est à moi d'agir. » Le silence de l'homme est le moment du miracle.

LE DÉPLOIEMENT DES AILES

Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai ?

Que ce repos soit le vol lui-même, ou le moment qui doit le suivre, quelle vérité dans tous les cas !

Il n'y a pas de repos quand il n'y a pas d'espace dévoré. La fatigue, c'est la prison.

Le bonheur, c'est l'activité, et le vol est l'activité pleine de l'âme, qui ne se repose qu'à la condition de se déployer.

SOUPIRS, LARMES ET SANG

L'Esprit, l'eau et le sang sont la vie du monde.

Le soupir, les larmes, le sang représentent ou plutôt sont la vie humaine et, par là, la vie de la création.

Expirer et donner son sang, mot synonyme. Pleurer est aussi donner son âme.

Ces trois choses sont le signe le plus complet de l'amour.

Le sang expie. Les larmes lavent. Le soupir purifie.

Il y a trois baptêmes, le baptême d'eau qui

répond peut-être au Père, le baptême de sang, au Fils, le baptême de feu, au Saint-Esprit. Le baptême, c'est le désir et le soupir.

Le vent, la foudre et la fontaine jouent dans l'histoire un rôle symbolique.

Ils sont les instruments ordinaires de l'esprit divin et de l'esprit satanique. L'eau, le sang et le souffle ont été répandus tous trois par Jésus-Christ mourant. Il semble que les martyrs aient particulièrement continué son œuvre quant au sang, les docteurs quant au souffle, la Sainte Vierge quant aux larmes.

L'eau, le souffle et le sang, ayant été les principes de la création, ont été ceux de la rédemption.

Dieu avait soufflé sur Adam : voilà la vie ; Adam ayant corrompu le sang par le péché,

Jésus-Christ rend à Dieu le souffle humain purifié. Il rend aussi le sang, il rend aussi l'eau.

Le souffle répond sans doute à l'Esprit-Saint : *accipite Spiritum Sanctum*. Le sang, au Verbe : *sanguis meus est potus*. L'eau, au Père : l'Esprit de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux.

LA LUMIÈRE DU VERRE

La gloire est le rayonnement de la beauté multipliée par l'amour. Vous, dit saint Paul, au milieu de cette nation impie et corrompue, vous serez les flambeaux du monde, contenant le Verbe de Vie. *Ad gloriam meam in die judicii*. Moi, Paul, apôtre des nations, j'ai rayonné sur vous, vous rayonnerez sur vos frères, *ad gloriam meam*, et tous, *imagines filii Dei*, nous réaliserons le type idéal, centre et foyer de tout rayonnement, *ad majorem Dei gloriam*.

La parole du soleil est sa lumière. Elle dit ce qu'il est. Et si la parole est la lumière de

Dieu, le Verbe, le Fils, doit éternellement rayonner sur les élus ; si la chair du Christ glorifié, la chair divine et humaine, la chair d'Adam, devenue lumineuse, doit irradier sur la Jerusalem éternelle, au séjour de la gloire, pourquoi cette même chair glorieuse déjà, quoique encore invisible, voilée sous des espèces appropriées au monde des énigmes, sous des espèces symboliques et mystérieuses, pourquoi la chair et le sang d'Adam, parole plus pénétrante que le glaive, s'infiltrant dans la chair et le sang des Saints, *usque ad divisionem animæ et spiritus*; ne les ferait-elle pas déjà lumineux en ce monde, dans la lumière imparfaite de la foi, comme elle les fera lumineux dans la lumière consommée de la gloire? Il n'y a qu'un flambeau, le même pour le temps et pour l'Eternité.

Ce flambeau rayonne ; cette lumière allume des lumières, cette parole a un écho, cet écho a des échos.

La création ne serait-elle pas comme une salle garnie de glaces de tous côtés, où l'image du maître de la maison rayonnant à droite, à gauche, en avant, en arrière, de reflets en reflets, fatiguerait la vue par d'infinies réflexions ? Et remarquez que chaque glace, quel qu'en soit le nombre, reproduit l'image entière, ainsi que chaque plaque photographique : et qu'est-ce que la photographie, sinon un miroir qui se souvient ? Donnez la mémoire à ces innombrables miroirs et vous aurez d'innombrables portraits. Maintenant, imaginez une parole qui ait le pouvoir d'opérer la reproduction de la lumière, que cette parole soit créatrice, sub-

stantielle, parole de Dieu, que ce soit celle qui a dit *Fiat lux*, n'aurez-vous pas réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de la parole lumière qui brûle, dévore, change en elle-même la substance qu'elle frappe : *Hoc est enim corpus meum*. J'ai peur et je m'arrête. Mais pourquoi douter de la parole ? Je crois à ces mystères. Je crois à la prière exaucée de la lumière glorieuse qui, avant de quitter la terre des figures, a demandé au Père commun que son rayonnement vivifiât la création divinisée : *consummati sint in unum*.

Pater, venit hora, clarifica filium tuum, etc.

Que faisiez-vous, Sainte Vierge, pendant que votre Fils parlait pour la dernière fois dans les temps ? Je crois que vous pensiez à nous. Offrant au Père le sacrifice lumineux

de la Parole immolée, vous concentriez les rayons pour les réfléchir sur cette postérité immense qui répète à genoux devant vos autels : *speculum justitiæ, ora pro nobis.*

L'UNION PAR LE VERBE DANS LA VIE LUMINEUSE

Oserais-je dire, Seigneur, ce que je viens d'entrevoir ! C'est, je crois, la lumière physique qui donne aux corps l'agrégation moléculaire, c'est en elle que sont réunis les Elus, c'est en elle sûrement que sont réunies les âmes. Or, si telle est la loi de ce monde, telle est la loi de l'autre. Jésus-Christ, tout dans tous, voilà la vie lumineuse de l'Eternité. Mais ce n'est pas tout. *Verbum vitæ continentis ad gloriam meam in die judicii.* Sainte Catherine de Sienne, dans ses échappées de vues sur l'Eternité, a entrevu une

plus intime union entre ceux qui avaient été unis sur la terre. *Ad gloriam meam*, le rayonnement des Saints serait-il donc proportionné à leurs victoires, comme ici-bas celui des conquérants ? *Obsecro te pro filio meo quem genui in vinculis, Onesimo, eum ut viscera mea suscipe. Si tibi debet, hoc mihi imputa.*

Cette loi de la solidarité, qui est parmi les saints comme le rejaillissement de la gloire, s'exercerait-elle plus étroitement sur ceux qu'une rencontre passagère a destinés à un éternel embrassement ? La génération du Verbe par le Père, phénomène de lumière, aurait-elle quelque reflet dans cette génération des âmes ? *Obsecro te pro filio meo.* Comme le sang du Fils est le sang du Père, la pensée d'Onésime n'était-elle pas l'image,

le reflet de celle de saint Paul ? Et si, dans le monde des énigmes, tout ceci est à l'état de mystère, quand le voile sera tiré, l'âme du Fils serait-elle un miroir où l'âme du Père se contemplerait dans le Verbe, suivant les lois lumineuses de l'Eternité ? Paul rayonnerait-il sur Onésime en raison de l'amour qui les unissait sur terre ? *Ad gloriam meam in die judicii*. La lumière et l'amour ne se quittent pas. Elles sont l'Union. Et en ce monde déjà les courants électriques de lumière (pardonnez-moi, les mots me manquent) ne s'établissent-ils pas entre ceux qui vivent de la même vie ? Entre certains êtres, frères et sœurs devant Dieu, l'union ne se manifesterait-elle pas d'avance, déjà, dans la caverne, par de prodigieuses explosions ? Les mérites de l'un, sanctifiés par la

lumière, ne s'appliquent-ils pas tout spécialement à ceux qui se trouvent rencontrés par le même courant, par le même rayon? quelles sont les lois? Pompées par le soleil physique, les vapeurs humides de la terre retombent en pluie. Où, comment? S'il en tombe plus ici, il en tombera moins à côté, dit la science.

En vertu de quelle loi les désirs des âmes aimantes, montant au trône de Dieu avec les parfums du soir, retombent-ils en pluie pour faire germer la semence divine? Qu'est-ce que la prière et que faut-il croire? Qu'est-elle, Seigneur? nous le saurons quand nous verrons la face de celui *qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem quâ etiam possit sibi subicere omnia.*

O mystère de la ressemblance ! O loi du rayonnement ! O Père, gardez vos enfants chéris et pour toujours dans votre Verbe enveloppez dans les plis de son manteau lumineux ceux qui se sont aimés en ce monde ! O Verbe divin, resplendissez en nous !

O lumière, ô lumière ! Quand deux êtres séparés se rencontrent, contre toute vraisemblance, ne serait-ce pas, puisque le monde visible est un accident manifestateur du monde invisible, n'est-ce pas parce que leurs types, leurs idées en Dieu se ressemblaient, se recherchaient, tendaient l'une vers l'autre ? et l'histoire de ce monde n'est-elle pas en partie le reflet sensible des jeux de la lumière ?

Le regard ne serait-il pas le point d'intersection entre la parole et la lumière, et, dans un sens, la plus haute des expressions de l'Idée ? Car il peut contenir enveloppés en lui des sentiments et des pensées sans nom, qu'aucune langue humaine ne contiendrait. Ne serait-il pas la plus glorieuse forme du rayonnement humain et le plus fidèle miroir ? Il ne sait pas mentir.

Tout ce qui est rayonne, selon la capacité et la forme de l'Être. L'influence de tout sur tout ! Mystère et vie ! Si le soleil agit sur l'œil de la fourmi, l'œil de la fourmi n'est pas sans action sur le soleil. Il en a pour sa petite part déterminé la forme.

La sainteté a son auréole. Le génie a la sienne. La rose a son parfum qui est sa parole, sa lumière et sa gloire. Les plus petites

et les plus grandes choses se tiennent par une invincible solidarité. Elles se parlent entre elles, leur médiatrice c'est leur parole, leur lumière, leur reflet. Un grain de sable ne pourrait disparaître. Il a son influence. Ces dimensions infiniment petites que de Maistre voulait atteindre sur le bord du néant, ces infiniments petits sont essentiels. La création est une œuvre de charité, une association dont tous les membres se font réciproquement l'aumône du rayonnement.

LA PAROLE CRÉATRICE D'UN VIDE

La parole est si essentiellement créatrice que, quand elle ne crée pas une substance, c'est-à-dire une plénitude, elle crée un besoin, une nécessité, c'est-à-dire un vide.

La parole qui crée une substance s'appelle un don.

La parole qui crée une nécessité s'appelle une promesse.

L'effet est toujours réel et immense, mais si ce n'est pas un plein, c'est un creux qui se manifeste.

La parole créatrice du vide, quand une

fois elle a retenti, creuse le gouffre jour et nuit, et chaque fois qu'elle le regarde elle le trouve plus béant et plus affamé.

La parole qui resterait éternellement irréalisée créerait un monde semblable à celui des cauchemars, un monde de fantômes errants, pâles, affamés, qui seraient au néant ce que le néant est à l'infini. Ce ne serait pas quelque chose, et ce ne serait pas rien. Ce seraient des quantités négatives qui s'animent pour crier : j'ai faim !... Il faudrait se figurer ce monde au-dessous du néant, à qui l'algèbre seule prête jusqu'ici, par complaisance pour l'hypothèse, un semblant d'existence.

Il faudrait se figurer ce monde ayant puisé, dans l'excès du néant, une ombre de réalité, comme on puise l'immobilité dans

l'excès du mouvement, et ces fantômes creux et blêmes assiègeraient le palais d'où La Promesse est sortie, le palais dont Joseph a rempli les greniers, et les fantômes ne pourraient plus parler, à cause de leur pâleur, mais c'est leur parole qui dirait dans le langage des rêves : j'ai faim !

LE VERBE DE L'HOMME ET LE VERBE DE DIEU

Quand je parle, ma parole extérieure sort de moi, ma parole intérieure y reste, je donne et je ne perds rien. Chacun de ceux à qui je donne reçoit tout, sans que je perde rien ; or, le Verbe de Dieu en se donnant au monde s'est donné à tous et est resté dans le sein de son Père.

LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE

Considère ce que c'est que l'arrivée du Juge, quand il viendra armé de sa terreur. Il vient examiner si le temple de Dieu est resté pur, si c'est toujours bien là la maison de la prière, propre aux entretiens de Dieu et de l'homme. Le Temple, c'est toi-même. Le fond de ton âme est le lieu où tu peux entendre une parole de Dieu. C'est là aussi que tu peux prononcer une parole que Dieu entendra. Car il est le centre de ton cœur, et le royaume des cieux est en nous. Si, entrant en toi, il te trouve marchand, s'il

trouve au fond de toi une âme pleine de marchandises à vendre et à acheter, il te jettera dans les ténèbres extérieures. Il ne veut rien trouver en toi que sa monnaie avec l'effigie royale et la royale inscription. Il exigera de toi, avec une sévérité terrible, que tu lui montres son effigie. Il te dira : Puisque tu portes le nom d'homme, montre-moi l'image véridique de l'homme ; je ne veux pas l'image d'une bête, je veux l'image d'un homme.

Ton âme est adultère, cette pièce de monnaie est souillée.

Elle a passé par toutes les mains des acheteurs et des vendeurs. Le ciel a disparu ; je ne vois plus que la terre.

Si tu portes le nom de Chrétien, il faut que tu montres l'effigie chrétienne ; si le

nom de Religieux, l'effigie d'un religieux.

L'amour de Dieu est comme l'aimant, il n'attire que le métal pur.

Gardez donc l'unité de l'Esprit. Car la promiscuité ressemble au bazar des vendeurs et des acheteurs.

**LE SENS INFERNAL ET LE SENS DIVIN DU MOT :
AIMER UNIQUEMENT**

Dans l'Écriture sainte, comme dans les livres humains, dans les bons, dans les mauvais, dans les œuvres des moralistes, dans celles des poètes, dans celles des romanciers, je vois venir un mot qui semble faire partie de la langue universelle : aimer uniquement :

Je n'aime que vous.

**N'aimez que Dieu est l'ambition des saints.
Être aimé uniquement semble l'ambition des hommes et des femmes.**

Que veut dire ce mot ? Il a deux sens, l'un diabolique, l'autre divin.

Je commence par le diabolique.

Je n'aime que vous, c'est le mot de l'enfer, c'est le mot de cet amour qui porte en soi la damnation, c'est le mot de la jalousie. L'amour jaloux, c'est le chef-d'œuvre de la haine, c'est la conception de l'amour dans l'esprit de Satan. Il est la jalousie, et il veut être aimé uniquement. Il est exclusif.

Sa jalousie a d'abord regardé en haut : il a été jaloux de Dieu et il est tombé. Puis elle a regardé en bas ; il a été jaloux de l'homme et il l'a fait tomber. L'Écriture compare la jalousie à l'enfer. L'enfer n'est pas autre chose qu'un acte de jalousie, c'est pourquoi les passions infernales et humaines ont la jalousie pour centre : Lucifer, Adam,

Cain. La mort à tous les degrés est la fille de la jalousie.

J'arrive au sens divin. Il est précisément et directement contraire à l'autre.

Aimer uniquement, c'est aimer tout en celui qu'on aime. C'est couvrir toutes choses de l'amour qu'on porte à l'être aimé.

Il y a des dévotes qui croient aimer Dieu *uniquement*, en n'aimant pas les hommes. C'est une idolâtrie pire que le fétichisme des sauvages, c'est l'idolâtrie des démons païens, jaloux les uns des autres. Aimer Dieu uniquement, c'est aimer toutes choses, c'est-à-dire Dieu en toutes choses. Celui qui refuse d'aimer quelqu'un refuse d'aimer Dieu en celui-là. Il n'aime pas Dieu *uniquement*, il s'aime lui-même, et c'est l'amour séparé, c'est-à-dire la haine, qui intervient,

tuant Dieu et la créature. Ne pas aimer, c'est ne pas voir. Celui qui aime Dieu le voit dans les créatures, et celui qui refuse de le voir quelque part refuse de l'aimer. Le refus d'aimer quelqu'un c'est l'amour exclusif de quelqu'autre, et cet autre fût-il Dieu, c'est, en tous cas, l'idolâtrie. L'aversion particulière est une idolâtrie de soi-même, cette idolâtrie limite Dieu, et lui dit : « Je ne te verrai pas dans cette créature ».

L'adoration monte comme la fumée et retombe comme la foudre. Elle embrasse, elle dévore, *elle est universelle parce qu'elle est centrale.*

L'écho, dans les sentiments humains, proclame, dans une région inférieure, la même vérité : « Tout ce que je voyais me semblait Curiace », dit la Camille de Corneille.

Tout amour vrai élargit le cœur et l'ouvre de tous les côtés à la fois. Tout amour à qui le mot de jalousie offre un sens quelconque vient de l'enfer et y retourne. L'amour exclusif est une chaîne de chair et de sang qui attache deux cadavres l'un à l'autre, et les deux cadavres pourrissent ensemble, et les vers du tombeau, jaloux comme eux, se les disputent.

L'amour vrai, quel qu'il soit, tend à se répandre. De l'objet aimé il tombe sur les autres. Ce mot vulgaire : *les amis de nos amis sont nos amis*, signifie l'amour vrai. Si vous aimez quelqu'un uniquement, tous ses amis seront les vôtres dans la même mesure où ils sont les siens. Si vous aimez infernalement, les amis de vos amis seront vos ennemis.

Aimer Dieu, aimer les hommes ; le second commandement, dit l'Évangile, est semblable au premier. Je le crois bien, il est identique.

L'adoration de Celui qui est *un* donne la vie à tous. L'idolâtre leur donne la mort ; de là les sacrifices humains.

LES RÉPERCUSSIONS DE LA PRIÈRE ET DE LA BONNE VOLONTÉ

Pendant que notre corps s'agite dans le monde des corps, notre âme agit dans le monde des âmes. La prière habite l'éternité ; elle opère dans le monde invisible. Dieu, qui est l'auteur de tous les possibles par son essence, comme il est l'auteur de tous les réels par sa volonté, l'exauce toujours, que vous le voyiez ou que vous ne le voyiez pas. Vous qui voyez si peu de choses, vous qui ne voyez pas l'invisible, comment parlez-vous de prière non exaucée ? Etes-vous ad-

mis à la contemplation du ciel ? Savez-vous quels mouvements y ont été exécutés à votre voix ? Voyez-vous les anges aller et venir ? Si vous ne les voyez, ne vous étonnez pas de ne pas voir vos prières exaucées, puisque la sphère de leur action, au moins directe, est précisément la sphère invisible.

Vous voulez sauver cet homme qui se noie : vous vous jetez à la nage, vous le sauvez en effet. Vous avez fait quelque chose et vous le savez.

Vous voulez sauver cet homme qui se noie : vous vous jetez à la nage, mais il est trop tard ; vous ne le sauvez pas. Croyez-vous n'avoir rien fait ?

Vous avez agi dans cette seconde hypothèse, tout autant que dans la première, car l'acte c'est la volonté, et vous avez voulu

tout autant. La volonté qui habite le monde invisible a agi sur le monde invisible, dans le second comme dans le premier cas. Vous avez modifié votre âme, vous l'avez embellie, vous avez réjoui la cité divine, vous avez donné lieu à une multitude immense d'actions et de réactions dans le domaine des âmes, actions et réactions dont pourra profiter, dans mille ans, tel Chinois dont vous ne soupçonnez même pas l'existence future. Votre acte c'était de vouloir et d'agir. Agir ! étrange abîme ! Vous pensez, vous aimez, vous écoutez au fond de vous la voix. Vous avez agi pleinement, les anges voient votre action ; le résultat visible ne vous regarde pas. Le résultat invisible est certain.

Agir ! l'étrange abîme ! Je pense ! j'aime !
J'aime Dieu, j'aime les hommes, je me

plonge dans cet océan, et, tout à coup, la voix qui parle au fond de moi me dit : lève-toi, cet homme a besoin de toi, il t'attend ; dis-lui un mot, frappe l'air de tes lèvres, porte-lui ce petit objet dont il a besoin.

Et me voici appelé par ma conscience à exécuter un petit acte matériel, insignifiant au premier coup d'œil, qui ne ressemble pas, en apparence, au sentiment large, idéal, solennel qui l'a inspiré : *Caritas Deus est*. Dieu est charité, et si vous donnez deux sous à un pauvre, vous lui faites la charité, et Jésus-Christ, Jésus-Christ la lumière de Dieu, a parlé d'un verre d'eau.

C'est qu'en effet, par une harmonie étrange et merveilleuse, telle vérité éternelle que nous sommes appelés à réaliser, à faire dans l'amour (*veritatem facientes in caritate*), cette

vérité vous donne les moyens de la réaliser, et que ces moyens sont simples ! Elle ne nous a pas recommandé l'action en général, elle nous recommande telle ou telle action en particulier ; et souvent la plus petite en apparence est la plus haute à ses yeux. Ce verre d'eau donné en son nom, Jésus-Christ le récompensera éternellement en se donnant lui-même. Il semble que le Verbe, en ordonnant la charité, même sous les formes les plus humbles, poursuive l'œuvre de son abaissement, lui qui est né dans une étable, lui qui a réalisé la volonté du Père en travaillant des morceaux de bois, lui qui est mort sur une croix, lui qui a dit : *Sitio*, avant de mourir, comme pour nous prévenir qu'il continuerait l'œuvre de son abaissement. Il a donc bien voulu établir, entre

l'immense idée du devoir accompli et la petite action du verre d'eau donné, une relation mystérieuse, qui satisfait l'humilité de la vérité, et qui exalte l'acte au delà de toute expression. La valeur de cet acte est mesurée à une mesure invisible ; son théâtre c'est le monde invisible ; c'est par la charité qu'il est grand ; accompli sans la charité, il ne serait rien.

PAIX ET HUMILITÉ

La Paix est l'harmonie des choses avec leur nature particulière et avec la nature universelle des êtres. L'humilité est aux personnes ce que la Paix est aux choses. Elle est le souvenir de leur néant et leur adhésion à l'ordre universel.

L'humilité déracine le moi et le transplante dans le monde des types. Elle ouvre une vie nouvelle et voit les choses au point de vue de Dieu. Elle introduit dans la vie le calcul infinitésimal et remplace les mathématiques ordinaires, qui sont les calculs or-

dinaires de l'homme livré au fini, par les mathématiques transcendantes, contemplations simples de l'homme vivant dans l'unité et environné de Dieu comme d'un cercle immense.

LA BATAILLE D'ICI-BAS

Le monde est une bataille, bataille de l'homme contre l'homme, contre les hommes, contre les animaux, contre la nature, de tout contre tout. Mais le point culminant de la bataille, le point central de l'action se passe entre les puissances célestes et les puissances infernales. Celles-ci, précipitées d'en haut, ne pouvant plus disputer le ciel à son roi, lui disputent la terre. Le combat du jour et de la nuit fait la vie physique et morale de la création. Quand l'âme dans la nuit appelle le jour, elle gémit, et quand elle l'a-

perçoit ses cris redoublent. C'est surtout au milieu du combat, quand la partie semble à peu près égale, que les déchirements sont affreux. Puis, quand un des combattants recule, les canons s'apaisent, et le calme de la vie ou le calme de la mort se fait sur le terrain conquis. Serait-ce pour cette raison qu'à l'équinoxe, la nature semble par des tempêtes plus éloquents déplorer ses vieilles douleurs et la perte de son équilibre ?

L'homme aussi est un champ de bataille : seulement c'est un champ de bataille libre. La nature inanimée obéit par force, l'homme obéit par amour. C'est là sa gloire. Ce libre champ de bataille s'incline librement, nomme son vainqueur, et plante sur la poussière des décombres l'étendard qu'il a choisi.

Aujourd'hui comme autrefois le combat se

fait dans le ciel. Le ciel est dans notre cœur. Les drapeaux sont les mêmes : les cris de guerre n'ont pas changé. *Non serviam — Quis ut Deus ?* — Lucifer et saint Michel Archange sont toujours en présence.

Seulement Dieu attend de nos mains la couronne pour nous la rendre et la déposer sur nos têtes.

Il nous fournit l'arme invincible. Il nous met la croix en main.

Le général est lui-même la nourriture de son armée.

Il lui donne à manger sa chair et à boire son sang. Soldats, du haut de la croix c'est l'Eternité qui vous contemple !

TRINITÉ ET CHARITÉ

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.

Tous les jours, au dernier évangile de la messe, l'Eglise célèbre la Trinité. Au dernier évangile, se détournant de la terre, elle célèbre la génération du Verbe. Oubliant la mort, elle célèbre l'unité en qui toutes choses sont une seule vie. Elle fait cela tous les jours, excepté le jour qui est la fête de la Trinité.

Ce jour-là, au dernier évangile, l'Église ne parle pas de la Trinité. Elle ne parle que d'une chose qui n'a pas de rapport évident avec la Trinité : l'oubli des injures.

C'est qu'elle se souvient de la dernière prière : « Qu'ils soient consommés en un, comme mon Père et moi nous sommes un ».

C'est pourquoi l'Église n'ose pas lever les yeux, le jour de la Trinité.

La charité lui est présentée dans le plus solennel moment de son histoire, comme l'image de la Trinité.

Le Démon, qui s'appelle l'accusateur, de ses lèvres ne pouvant s'attaquer à la Trinité elle-même, s'attaque à son image terrestre, qui est la charité. Ainsi un homme, qui ne pourrait déchirer la face même de son ennemi, déchire son portrait.

La Trinité est la théorie par excellence, θεωρησις, contemplation. La charité est la pratique de la Trinité.

C'est pourquoi l'Église, le jour de la fête des Trois Personnes qui ne font qu'une essence, n'ose pas lever les yeux.

Elle les baisse sur elle-même, et peut-être se demande-t-elle si elle n'est pas figurée dans l'Évangile par la Femme adultère.

N'osant plus lever les yeux sur le type de l'unité, elle fait comme un corps déchiré qui supplierait ses membres de se rapprocher et de se souder. Elle n'ose plus citer la parole qui devient trop terrible

« Père, conserve-les en son nom, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. »

Parole qui, entendue par saint Jean encore enivré de sa première extase, au moment de

La dernière cène, réduisit plus tard ses discours à une parole :

« Mes enfants, ne faites plus qu'un. »

C'est pourquoi l'Église n'ose pas célébrer directement la Fête de la Trinité.

Elle ne parle ce jour-là que d'oublier les injures. Or, l'oubli a trois formes en ce monde :

Le sommeil, le rire, l'extase.

Ces trois formes suprêmes et divines de l'oubli ne sont pas trois vertus, mais trois dons, répondant aux Trois Personnes : le sommeil est l'ombre du Père ; le rire, l'ombre du Fils, la main d'Isaac, l'acte de Sara. L'extase est l'ombre de l'Esprit.

L'oubli des injures, qui serait l'oubli à l'état de vertu, conduirait-il à l'oubli qui est le don ?

Et l'Église le recommanderait-elle, au jour de la Trinité, par une allusion indirecte et inconsciente à l'oubli triomphant du temps et de l'Éternité, qui est la gloire de l'abîme?

L'UNITÉ AVEC LE PROCHAIN

*Qu'ils soient consommés en un comme mon
Père et moi nous sommes un !*

L'Amour est l'effigie de Dieu sur les mondes, et quiconque se refuse à aimer se refuse à l'essence des choses. Toute créature vous demande la charité, et quand vous lui refusez votre amitié, vous dites non à l'essence des choses. Vous dites à l'unité : « Je ne te connais pas », et à la Trinité : « Tu n'es pour moi qu'une étrangère. »

Celui qui refuse d'aimer quelqu'un refuse Dieu à ce quelqu'un, puisque l'amour est l'ombre de Dieu, et que nous ne pouvons

tout au plus disposer que de son ombre et de son effigie.

De qui est cette image et cette inscription? pourrait dire le Christ en regardant l'amour. C'est l'image et l'inscription du Père, et celui qui la refuse, refuse Dieu à quelqu'un.

Mais il y a, dans la parole de l'Évangile, un mot intéressant : comme mon Père et moi nous sommes un. Comme! de la même manière...

L'unité relative que nous devons faire doit être soumise aux lois de l'unité absolue. Il faut faire l'unité sur le modèle de l'unité divine. Nous devons faire l'unité avec tout ce qu'on appelle le prochain, mais non pas avec tous et avec chacun de la même manière.

Il faut que l'unité se modifie suivant la nature des créatures et suivant leurs rapports entre elles. Il faut que l'unité s'adapte aux relations des personnes et des choses humaines, comme, en Dieu, aux relations des Personnes divines.

Qu'est-ce que l'amour faux, menteur, impur, illicite, sinon une tentative d'unité faite en dehors de l'unité ? C'est l'unité qui s'insurge contre elle-même. C'est l'unité accidentelle qui brise les lois de l'unité essentielle.

Qu'est-ce que les sociétés secrètes, la Franc Maçonnerie, les Eglises fausses, sinon une tentative pour faire le « un » autrement que le Père et le Fils ne sont un ? C'est une tentative pour faire un seul corps et une seule âme en dehors de Celui qui est l'unité.

Dieu est propriétaire de l'unité, et celui qui la veut en dehors de Lui aboutit à une parodie sacrilège.

Celui qui refuse d'aimer refuse à la créature qu'il repousse la monnaie qui porte l'effigie divine.

Celui qui veut aimer en dehors des lois de l'amour et contre elles offre une pièce de monnaie qui ne porte pas l'effigie divine.

Refuser l'unité telle qu'on la doit, l'accorder telle qu'on ne la doit pas, refuser de faire le « un », comme le Père et le Fils sont un, vouloir faire le « un » autrement que le Père et le Fils ne sont un, et s'unir dans une autre essence que la leur :

Voilà peut-être, sous ses deux espèces, le mal tout entier.

S'unir dans la forme et la mesure varia-

ble et variée qui représente l'unité absolue, adaptée aux différentes relations des êtres et aux exigences variées et relatives de leur nature et de leur situation, voilà l'Espèce eucharistique sous laquelle est voilé l'amour infini.

UT SINT UNUM

Dans toutes les langues principales et peut-être dans toutes les langues, le nom de Dieu s'écrit en quatre lettres. Il y a quatre lettres dans le *tetragrammaton*. En grec Θεός ; en latin *Deus* ; en anglais *God* ; en français *Dieu*.

Dans la dernière prière de Jésus-Christ, — dans le 17^e chapitre de saint Jean — qui peut être considérée comme la signature de Dieu sur l'Évangile, la recommandation de l'unité arrive quatre fois :

V. 11. Qu'ils soient un, comme nous sommes un.

V. 21. Qu'ils soient un : comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, ainsi qu'ils soient un en vous, afin que le monde croie que c'est vous qui m'avez envoyé.

V. 22. Qu'ils soient un comme nous sommes un.

V. 23. Moi en eux, vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un et que le monde connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé.

Ce sont les dernières paroles ; le temps manque. Judas est déjà parti et va revenir : il a prévenu les Princes des prêtres. Dans ce dernier moment que de choses à dire ! Non, il n'y en a qu'une. Une seule, répétée, comme il arrive dans les moments suprêmes. Une seule chose domine tout. Il n'y a

qu'un sentiment, qu'une vie, qu'une nécessité. Les heures suprêmes ne poussent qu'un cri et n'appellent qu'une chose !

La dernière scène est finie, le Calvaire est à deux pas. Les lèvres ne peuvent plus articuler qu'un mot. Une seule chose est rappelée : l'unité du Père et du Fils, dans l'amour. Une seule chose est ordonnée : l'unité des hommes dans l'amour. Et ces deux choses n'en font qu'une ; la seconde est l'écoulement de la première.

De sorte que le non amour des hommes entre eux, sur la terre, est la négation de l'unité de Dieu.

Peut-être est-ce pour cette raison que saint Paul va dire, dès qu'il aura été foudroyé :

« Les païens sont sans affection. »

Quant à saint Jean qui a entendu les qua-

tre répétitions de la dernière heure, ses discours seront remarquables par leur monotonie. Jusqu'à son dernier moment, trop vieux pour marcher, il se fera porter sur la place publique et n'y prononcera qu'une parole : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ».

Et dans l'Apocalypse, il dira aux échos de Pathmos comment les Eloïm qui font la garde autour de Jehovah demandent l'amour aux sept églises, comment toutes refusent, excepté la sixième, celle de Philadelphie. Et il dira aux échos de Pathmos la colère des Eloïm. Si elle s'enflamme contre la terre et si elle donne la chair des hommes à manger aux oiseaux du ciel, ce n'est pas par amour de la règle, c'est par amour de l'amour.

Mais deux fois sur quatre, l'ordre de l'amour, donné aux hommes par Jésus-Christ qui va au Calvaire, est suivi de cette indication : « Afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé ».

Ailleurs le don de guérir, ici le don d'aimer, voilà à quels signes le monde doit reconnaître que c'est le Père qui a envoyé le Fils.

Mais si les disciples n'aiment ni ne guérissent, le monde ne croira pas. Est-ce donc là l'explication de l'histoire moderne ?

L'amour des hommes entre eux est la signature de Dieu sur la terre ; c'est l'unité de Dieu pratiquée par les hommes.

Les hommes qui ne s'aiment pas sont idolâtres. Ils adorent plusieurs idoles dans l'unité de l'amour-propre, car Satan parodie tout.

L'amour disparu, le sel évanoui, toute chair s'est putréfiée, et la terre a dit dans son cœur idolâtre :

« Il n'y a pas de Dieu, car les Chrétiens sont sans Dieu ». L'ombre de l'unité divine ayant disparu sur la terre, les hommes ont dit :

Nous pouvons adorer l'or, l'argent, les insectes et la multitude ; car la cohésion du Père et du Fils ne donne plus signe de vie, sous le ciel et sur la terre, sous nos yeux et dans nos mains.

LE MYSTÈRE DES MYSTÈRES

L'amour de Dieu pour les créatures est l'amour de Dieu pour Dieu, en Dieu : car elles sont Lui. L'amour des créatures pour Dieu, c'est l'amour de Dieu pour Dieu, en elles : car Lui est elles. Le parfum de la rose au ciel est la gloire de Dieu en Dieu, car la rose est Lui. Le parfum de la rose sur la terre est la gloire de Dieu dans la rose, car Il est elle. Il est toutes choses et cependant toutes choses sont rien. Il n'est aucune chose et cependant toutes choses sont Lui.

En dehors de Lui il n'y a rien, et cepen-

dant tout est distinct de Lui, rien n'est hors de Lui et rien n'est Lui. Il est tout, et le néant c'est le reste.

Le mystère des mystères, c'est que la créature ait une substance et soit une substance. Et cependant Il est toutes choses : Il est Celui qui Est.

LA COMMUNION HUMAINE : LE DON DES LANGUES

Le sentiment du beau qui mouille nos paupières nous rapproche de tous les hommes, parce qu'il nous plonge dans l'essence où tout est un. Les larmes sont pour l'homme les gouttes d'eau de cet océan. Si la musique de Schubert augmente toutes nos tendresses et presse notre main sur la main d'un ami, c'est qu'il y a un fond commun d'amour qui est la richesse des âmes. C'est la beauté universelle que nous aimons dans l'art, dans l'homme, dans la femme, dans la fleur, et l'ébranlement de l'eau a re-

mué toute la masse. Les profondeurs se sont émues et les larmes ont coulé.

Celui qui crée possède. L'homme qui a la charité possède et porte en lui Dieu, l'humanité, la nature. L'égoïste prend le rayon pour le centre, trouble la sphère et perd ses droits sur elle.

Ce n'est pas une profondeur immense, c'est une profondeur indéfinie qui donne le vertige.

L'amour a donné le don des langues. Quelle profondeur ! Rien n'est si rare que de parler la même langue, et cela n'est possible qu'à la condition de s'aimer. Aimez-vous, vous êtes d'accord d'avance. Vous vous entendez sur un signe ou même sans lui. Ne

vous aimez pas, vous vous expliquerez éternellement; mais, les mêmes mots ne signifiant pas les mêmes choses, à chaque instant l'édifice croulera. Babel ! Babel ! S'entendre ! Comme la langue est belle ! S'entendre signifie se comprendre, et se comprendre c'est s'aimer. Trouvez-moi deux êtres qui se comprennent sans s'aimer. Impossible. Ils ne se comprennent que parce qu'ils s'aiment.

Notre propriété c'est nous-même, et donner c'est se donner.

DE LA CHARITÉ A LA VIE ÉTERNELLE

L'amour capital et essentiel, c'est l'amour de Dieu qui s'appelle charité. L'amour du prochain est fait à son image et ressemblance. Cet amour du prochain n'atteint la perfection que s'il est l'image du premier amour. Sa participation ne vaut que dans la mesure où elle ressemble à l'Être participable. Le portrait ne vaut rien sans la ressemblance du modèle. La ressemblance, c'est la sincérité du portrait. L'amour du prochain n'est qu'une image, mais l'esprit caché dans l'image c'est l'amour lui-même dont elle est la figure.

Aimer le prochain, c'est aimer Dieu en effigie. Or celui qui aime le prochain, non pour Dieu, mais dans son intérêt, n'habite pas dans l'amour de Dieu, mais dans l'amour de lui-même, c'est lui-même qu'il aime dans le prochain.

Or c'est par l'amour que nous parvenons à la connaissance. Mais, me direz-vous, on ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas.

Cependant Dieu, inaccessible à l'intelligence, parce qu'il est l'infini de l'intelligible, nous donne, par des images, quelque notion de lui. Quoique la comparaison cloche, je dirai que la lumière du soleil ne se révèle à nous que par ses effets d'illumination.

Ce que nous voyons n'est pas l'essence du feu, c'est quelque chose d'allumé qui participe à cette essence. La charité est incom-

préhensible en elle-même : elle ne vit seulement dans les autres vertus qu'elle convertit à elle-même, elle leur donne pureté et rajeunissement.

La charité est cette pierre de Gygès qui rend l'homme invisible. Elle recouvre sa honte et sa nudité. Elle couvre la multitude des péchés ; les taches ne se voient plus.

Jetez un charbon noir dans le feu, il n'est plus noir ; le voilà brillant. L'éclat du feu recouvre le charbon. Retirez-le du feu, le revoilà noir. Les Arabes parlent d'une substance nommée E qui change en or tout ce qu'elle touche. La charité est l'E de Dieu.

La charité parfaite ne se borne pas à couvrir la misère et la honte. Elle change en or tout le cuivre et tout le plomb qu'elle touche,

avec toutes leurs puissances et toutes leurs opérations.

La connaissance la plus précieuse que nous ayons de ce monde nous vient par les yeux. Mais la vue n'atteint que les corps. Or le créateur n'est rien de ce qu'il a créé. Les créatures visibles ne sont pas lui. Les créatures invisibles ne sont pas lui. Rien n'est Dieu.

La Vie Éternelle est de connaître. La vie est un mouvement délicieux, qui est impossible sans amour. Car la délectation est l'amour de l'amour. Aussi dans la Vie Éternelle, la connaissance est un amour.

Par son attrait naturel l'intelligence désire savoir. Celui qui conçoit Dieu comme charité, et la route absolue comme le but de son désir, celui-là voit qu'il sera rassasié le

jour où il saisira la charité elle-même. Les puissances intellectuelles sont séparées dans le raisonnement : elles sont unies sur ce point culminant qui est le désir de l'esprit.

Si tu penses à l'intelligence, la Vie Éternelle est de connaître. Si tu penses à l'amour, la Vie Éternelle est d'aimer. Car l'amour n'est connu que par l'acte d'aimer. Si tu t'élèves à la simplicité où l'intelligence et l'amour ne font qu'un, tu vois la félicité suprême dans la coïncidence des forces de l'âme. Voici, dans ce monde, l'acte de nos forces.

Par l'intelligence l'homme lit toutes choses en lui-même, ou, si vous adoptez une autre étymologie, l'homme lie toutes choses à lui-même.

Par l'amour il se donne au dehors, et se

lie lui-même à toutes choses. Mais dans la béatitude, nous possédons Dieu, dans lequel nous possédons toutes choses, et toutes choses au fond de nous-même.

L'homme, dans la béatitude, est uni à toutes choses en Dieu. Les posséder en Lui, ou le posséder Lui-même en elles, ces deux actes n'en font plus qu'un, puisqu'il possède Dieu dans lequel sont toutes choses, et qui est en toutes choses.

LA DIVERSITÉ ET L'UNITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Un homme n'embrasse pas de ses bras le ciel et la terre, encore moins embrasse-t-il Jésus-Christ. Une plante n'absorbe pas en elle tout le sol et toute la lumière. Elle en prend ce qu'elle est capable de prendre, ce qui est nécessaire au développement de sa vie et à ses aptitudes intérieures. Ainsi fait l'homme pour le Verbe incarné. D'où l'harmonie qui est la diversité des types dans l'unité de l'essence. Le grand organisme du ciel idéal et du ciel matériel, les chœurs des anges, les Esprits de tous les degrés,

les soleils, les planètes, les hommes, enfin toutes les créatures puisent la vie au sein de la Vie, chacune suivant la forme appropriée à sa nature.

Tous les pas que toute créature fait à toute heure révèlent quelque chose de Dieu. Vie, mouvement, substance, vous êtes en lui, et quoi que vous fassiez vous déchirez son sein.

Le cœur ouvert du Christ adore à la place de tous.

LE REPOS DANS L'AMOUR

Toute créature porte en elle un désir radical si profond que souvent elle ne le voit pas, et qui est la révélation de son type. Le désir de l'homme est la perfection, c'est là le sens du mot *Amen*. Tout va vers un *amen*. L'*amen* de l'homme, c'est la perfection, c'est-à-dire le repos, c'est-à-dire la louange. *Amen* veut dire *Alleluia*. La perfection de la créature est son repos, parce qu'elle est le repos du Créateur qui achève son œuvre le septième jour en se reposant. La perfection de la créature est de se reposer en

Dieu et de le reposer en lui. Se reposer pour elle, c'est le louer. Le reposer c'est aussi le louer, la louange repose la créature et la louange repose Dieu. *Alleluia, Alleluia*. Le travail est l'acte accidentel. Le repos est l'acte essentiel.

Le désert, c'est la vallée de Josaphat où toutes les créatures sont réunies, mais c'est la croix qui éclaire le rendez-vous. En face du dernier coucher du soleil, celui qui a quitté toutes les créatures les retrouve parce que Dieu vient. *Veni, Domine Jesu*.

Celui-là seul saurait de quoi Jésus nous a sauvés qui saurait ce qu'est le péché, et pour mesurer le péché il faudrait voir la gloire de Dieu.

LA CAUSE FINALE : JÉSUS

Pourquoi tant de langues, si ce n'est pour nommer l'innommable ?

Pourquoi tant d'hommes, sinon pour essayer d'exprimer l'humanité inexprimable ? Pourquoi tant de créatures, sinon pour exprimer, par les efforts de la variété immense, l'unité inexprimable ?

Or le Fils de Dieu, avant tous les siècles, a reçu un nom prédestiné, le nom de Jésus !

Vous voyez un orfèvre ayant une masse d'or à la main : vous lui demandez ce qu'il fait. Il vous répond : Je fais un calice. Et cependant vous ne voyez aucun calice. Le

calice n'existe que dans la pensée de l'artiste. Cependant il a un nom, le nom que l'artiste lui a donné, quand il a pensé le calice.

Mais supposez que l'orfèvre n'ait en main aucune matière capable de devenir quoi que ce soit, et qu'il cherche une mine, pour faire plus tard un calice; vous l'interrogez: Que faites-vous? Il répond: Je fais un calice. Et il répond encore la vérité. Oui, il fait un calice, quoique il ait encore devant lui tous les travaux de la préparation.

J'arrive à l'Artiste Tout Puissant qui n'a pas mendié de l'or à quelqu'un, mais qui a fait de rien le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment.

Si vous lui demandez: « Pourquoi la création? » Il vous répondra: « Pour Jésus ». Et il vous répondra la vérité.

Qu'est-ce, en effet, que l'homme, sinon le sanctuaire de ce grand édifice, où le Fils du Roi va se reposer comme dans un palais immense ?

Le Verbe de Dieu guérit. Il est envoyé et il guérit. La créature raisonnable est le palais ; l'homme est le sanctuaire où le Sauveur se propose de chercher son repos. Le sanctuaire est le dernier fait, et cependant c'est pour lui que tout est fait. Tout est fait pour le repos du Verbe. Dieu, qui a tout fait à cause de lui-même, a tout fait pour que Jésus fût ; Jésus, *Alpha* et *Oméga* du monde. Ainsi Jésus est avant tout. Tout est par lui et pour lui. Il est le repos du Créateur créant, le repos de toutes les créatures créées, et le Premier né de tout ce qui existe.

L'ABAISSEMENT ET LA GLOIRE DE JÉSUS

Dieu fait le vide d'abord et se repose dans le vide fait. Il se pose sur les ruines comme l'aigle. C'est là qu'il fait son nid.

Jésus a la nature humaine, voilà l'abaissement, et les hommes y pensent souvent. Jésus n'a que la personne divine, voilà la gloire, et les hommes y pensent rarement. La première réalité répond au premier avènement, où la liberté de l'homme éclatait. La seconde au second avènement, où Dieu éclate.

Les deux natures de Jésus représentent Dieu créant le monde ; l'unité de sa personne représente le repos éternel de Dieu en soi.

Par l'unité de sa personne Jésus regarde Dieu et reproduit dans sa vie temporelle les mystères de sa vie éternelle.

Eloi ! Eloi ! Lamma sabacthani. Cri suprême de l'homme, cri d'horreur.

Présence de Dieu.

Pour le sentir absent à cette profondeur, il faut qu'il soit présent d'une présence inconnue.

Le coup de lance a ouvert le cœur de Jésus et n'a pas trouvé de personne humaine.

Le péché en déchirant Dieu ne trouve pas en Lui de néant.

Les cinq plaies en tant qu'elles sont le

sensible par excellence, l'objet de la vue et le triomphe du toucher, représentent les cinq abîmes absolument inaccessibles quant à la totalité de leur profondeur, où Dieu se repose éternellement au fond de lui et triomphe dans sa gloire. Plus spirituelle est la substance, plus sensible le témoignage.

Le signe de croix qui rend témoignage se fait par cinq attouchements.

SACRIFICE ET JOIE

Par le sacrifice l'homme monte à Dieu.
Par le sacrement Dieu descend sur l'homme.
Le sacrement, c'est la réponse de Dieu qui,
agréant le sacrifice, nous envoie sa grâce
par un canal sensible. Que l'homme monte
et que Dieu descende, l'union va se faire et
la religion s'établir.

Or Jésus-Christ est un sacrifice, il est celui par qui nous allons à Dieu. Il est un sacrement, il est celui par qui Dieu vient à nous. Donc, il est le médiateur. Il est l'Homme-Dieu, celui par qui tout a été fait

et réparé, vérité, vie; vie en tant qu'homme, but en tant que Dieu, l'Amour, l'Idée et le Verbe de Dieu.

Le sacrifice du Calvaire a amené la Pentecôte. Le sacrifice amène la joie. Telle est la vérité. Celui-là est dans la joie, qui a fait son sacrifice; celui qui cherche à se satisfaire semblerait devoir trouver la satisfaction. Le contraire arrive. Celui-là seul se satisfait qui se sacrifie.

JÉSUS FORCE CRÉATRICE

Dieu est Sauveur et Jésus est le salut qui vient de Lui. Dieu est vrai et Jésus est sa vérité. Dieu est sage et Jésus est sa sagesse. Dieu est tout-puissant et Jésus est sa toute-puissance. Dieu est créateur et Jésus est sa création.

Jésus est l'apparition du Dieu caché, sa manifestation, sa révélation. Quand je dis qu'il est la création de Dieu, comprenez-moi bien. Dieu est créateur et Jésus est la création elle-même (1). En lui se déclare la

(1) Création ici ne veut pas dire seulement créature, mais force créatrice (*Note d'Ernest Hello*).

force créatrice. Prenez la création dans le sens d'acte créateur. Par la force créatrice, par la création, Dieu crée toutes choses. Mais cette force créatrice est Jésus par lequel il a fait les siècles.

Le peintre peint tout ce qu'il peint par la vertu de l'art que nous appelons la peinture. Je prends ici ce mot dans le sens essentiel.

Supposons un peintre qui peint la peinture elle-même, qui confie à la toile et aux couleurs l'art de peindre, l'art lui-même, essentiel et vivant. Il ferait comme un père qui donne au fils qu'il engendre la vertu d'engendrer.

En Jésus-Christ réside la force divine de créer. Il est la créature. Il est aussi la force créatrice.

LA PASSION, LA SOIF DE JÉSUS

La douleur humaine totale était dans la Passion de Jésus-Christ ; la Trinité fondit sur elle pour la rendre incommensurable. Le Fils lui fit le don de lumière dans laquelle elle se vit incommensurable, et grandit avec cette vision, dans cette vision, par cette vision. Le Père lui fit don de l'abandon, et par ce don elle perdit pied dans l'océan sans rivage. Le Saint-Esprit lui fit le don de la soif, et par là, ayant tout surpassé, elle se surpassa elle-même et triompha de sa nature finie, par l'effort qu'elle

fit pour égaler l'infini dont elle était l'ombre renversée. C'est la soif qui dit à l'abîme d'en bas : « Etends-toi, dilate-toi, sois plus immense et plus profond que toi ; creuse tes entrailles, déchire-les, ouvre-toi le cœur et fais ce dont tu n'es pas capable pour égaler l'abîme d'en haut. Et comme tu ne l'égaleras jamais, le désespoir de cette impuissance sera le feu de plus en plus rouge qui te creusera sans repos ni trêve. Et ta soif augmentera de ta brûlure, et ta brûlure de ta soif. »

La soif fut la douleur suprême, inespérée, qui racheta la douleur de la Rédemption, finie quoique immense, et la relia à l'Infini. La soif fut la religion du sang versé, qui criait en tombant, qui criait du fond de l'abîme vers l'autre abîme, du fond de l'hor-

reur vers l'autre horreur et disait à la Trinité :

« Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? »

La soif fut la victoire de la Passion sur elle-même, son repos, son sabbat. La soif était l'anathème de l'anathème et l'Horma sortant de l'Horma.

La soif fut un pont jeté sur le fini, pour rejoindre — s'il est permis de parler ici un langage humain — les deux rives de l'Infini.

L'HOMME ET LA CONNAISSANCE DE JÉSUS

Nous ne savons ce qu'eût été l'Incarnation dans la gloire ; quant à l'Incarnation, celle qui a eu lieu, l'Incarnation immensément accidentelle, qui est née du péché, nous l'ignorons aussi profondément. Nous n'en savons que le dehors. L'homme connaît de la Passion de Jésus-Christ moins qu'un petit enfant, qui assisterait à la mort de son père, ne pourrait en voir et s'en souvenir. Il verrait le dehors des choses, un lit, quelqu'un de couché, du tumulte, il ne saurait rien de la mort : le mystère tout entier lui échapperait.

L'homme est en face de la mort de Jésus-Christ comme un enfant qui regarde une image. Il ne voit que des couleurs, il ne saisit pas la chose.

Saint Denys d'Alexandrie dit que l'Apocalypse contient l'histoire de chaque vie humaine et peut s'adapter à chaque individu. Il est probable que l'Écriture est une parole qui retentit toujours la même et toujours différente, dans un nombre incommensurable de mondes créés ou possibles, avec des sons différents, offrant peut-être autant de sens à l'esprit qui verrait tout ce qu'il y a dans les univers passés, présents ou futurs, de créatures réalisées ou de créatures possibles.

L'Écriture doit être quelque chose comme

un pont jeté d'une rive à l'autre de l'Eternité, racontant ce qui fut avant les siècles, prophétisant ce qui sera après, et empruntant ses images à ce qui fut pendant. Et l'Infini apparaît sur les ruines du fini.

LA PROMESSE

La transmission de la vie surnaturelle, naturelle, morale, intellectuelle et physique a pour signe la bénédiction, la promesse qui vient d'Adam, jusqu'au dernier Pape, le second Pierre, en passant par Abraham et le second Adam.

Toutes les rédempctions, toutes les résurrections, tous les saluts, tous les pardons sont les échos de cette Parole. Le pain et le vin la représentent, elle est la nourriture. L'Eucharistie est elle-même. Elle est l'*Amen* vivant, lumière, pain et gloire.

Tobie c'est la lumière et Sara c'est la joie; aussi pendant les jours de la négation, Tobie est aveugle et Sara désolée.

Tous deux demandent la mort ou la délivrance. Car la mort serait une contradiction moins absolue que la cécité et le désespoir.

Leurs types perdus poussent des cris pour être restitués dans ce monde ou dans l'autre.

La prière lève la contradiction et rétablit l'harmonie. La parole de Raphaël: « Tu seras bientôt guéri », est l'écho de l'éternelle promesse qui retentit d'âge en âge et qui fit tressaillir sainte Anne quand sa fille, Marie, vint rendre au monde aveugle la lumière désirée.

L'antique promesse frémit dans l'histoire du monde, aux époques décisives. Elle est

la mémoire de l'harmonie qui chante dans la mêlée, au milieu des combattants. La prophétie est le pain et le vin, la nourriture et la joie du monde. L'Art est la figure naturelle de la prophétie. Il représente pendant la lutte l'harmonie consommée. Les artistes sont les prophètes naturels. Les prophètes sont les artistes directement inspirés.

Abraham aussi, qui représentait la paternité, s'était vu sur le point de tuer son fils unique. Pourtant la promesse était toujours là, comme le pain et le vin qui attendaient et annonçaient l'Eucharistie. La promesse, c'est ce qu'il faut pour ne pas mourir.

L'accomplissement, c'est ce qu'il faut pour vivre : l'Eucharistie, l'*Amen*, la Communion.

Amen, Amen, Amen.

JÉSUS ET LE SACERDOCE

Le Verbe fait chair pour habiter parmi nous voulait retourner à son Père sans nous quitter, comme il était venu à nous sans quitter son Père. La vie qui était chez Dieu dès l'éternité s'était manifestée aux hommes, et les hommes l'avaient vue de leurs yeux et touchée de leurs mains. Cette vie voulait se donner afin que les hommes la possédassent avec surabondance, mais il fallait qu'elle fût désormais invisible, dans son corps intangible, dans sa chair... Mais le sacrement ne suffit pas, il faut encore le sacrifice. La vie

n'a pas pour loi unique de s'épancher et de se multiplier, d'enrichir ceux à qui elle se donne; elle a encore pour loi de remonter à son principe et de se reposer en lui : tel est le sacrifice. (Saint Thomas.)

Jésus-Christ comme sacrement se dilate dans la variété des membres de son Eglise, mais comme sacrifice il les consomme dans l'unité de son Père. Et parce que la multiplicité n'est que par l'unité, ce sacrement n'est que par le sacrifice, et ces deux choses sont indissolublement unies dans la pensée de Dieu. Ainsi la vie, fidèle à sa double loi dans le temps comme dans l'éternité, se dilate et se concentre. Jésus-Christ est un cœur qui bat, mais ce cœur est à la fois le cœur de Dieu et le cœur de l'homme. Comme amour qui se dilate dans l'Eglise, il est

le sacrement de la communion ; comme amour qui se contracte en Dieu, il est le sacrifice. Ainsi la vie va et revient, s'épanche et monte sans s'épuiser jamais, et chaque battement de cette vie qui remplit le ciel et la terre se fait sentir d'une extrémité de l'univers à l'autre ou plutôt dans l'infini sans bornes. Partout elle porte la fraîcheur, la jeunesse, la beauté, la paix et le bonheur.

Qu'est-ce donc que le sacerdoce ? C'est le Verbe incarné manifesté dans le temps, la religion éternelle qui s'accomplit par lui dans le sein du Père. Il vient visiblement parmi nous pour nous apprendre par ses exemples à louer avec lui, parole faite chair, proportionnée à nos sens ; il nous instruit, il fait plus, il se communique, il nous rend participants de son onction et remonte avec

son Eglise au ciel, pour louer Dieu dans les siècles des siècles, en elle et par elle, revêtu de ce glorieux vêtement sacerdotal.

Cette vie que j'adorais tout à l'heure et en qui je voyais ce double mouvement vers les hommes et vers Dieu, cette vie divine, toute spirituelle, toute céleste, elle se dissiperait bientôt, elle périrait, elle s'évanouirait, si elle n'était reçue en quelque substance solide, rattachée à quelque centre terrestre, condensée sur un soutien.

La foi est la substance des vérités éternelles déposée dans l'âme humaine. L'âme humaine disposée à respirer dans l'atmosphère intelligible, comme le corps humain est disposé à respirer dans l'atmosphère, s'assimile les vérités dès qu'elle est entrée dans l'atmosphère de la vérité.

LES FÊTES CHRÉTIENNES : OPPOSITION ET HARMONIE

La fête éternelle, c'est l'éternelle harmonie. C'est la vie de la Trinité. C'est le Saint-Esprit. C'est la concorde absolue. Le contraire de la fête, c'est la lutte, c'est l'opposition. Cependant l'Eglise appelle tous les jours, même sur terre, des jours de fête, parce qu'elle suppose déjà l'homme en possession de la Vie éternelle, et l'harmonie déjà victorieuse de l'opposition.

Aussi les grandes fêtes de l'année sont précisément les jours de grande opposition,

de grande harmonie, de grands combats entre les deux termes, et de grande victoire du troisième terme, celui qui réconcilie.

A Noël, saint Jean nous parle de la grandeur infiniment infinie, et saint Luc de la petitesse immense.

Celui *in quo omnia constant* a pris la forme d'un petit enfant couvert de langes qui n'a eu qu'une croix pour naître et n'aura qu'une crèche pour mourir. A Pâques, la vie et la mort se coupent à angles droits et la vie triomphante adresse à la mort vaincue cette solennelle insulte : « *Ubi est, o mors, stimulus tuus ?* »

A la Pentecôte, l'Esprit de force descend sur celui qui a renié le Verbe par peur d'une servante, l'Esprit d'intelligence sur ceux à qui le Verbe avait reproché leur grossièreté.

L'Esprit Saint fait de ces hommes misérables les initiateurs de l'avenir, les ambassadeurs de Dieu aux hommes, les continuateurs du Christ, quelque chose que jamais n'avait rêvé le monde, des apôtres et des martyrs.

AMOUR ET JOIE

L'amour universel sort de l'amour divin et revient à lui comme les nombres sortent de l'Unité et reviennent à elle. Se faire tout à tous pour Jésus-Christ. Humilité, sagesse, charité, puissance. *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam*, double abîme de l'Unité, source et océan du fleuve des nombres.

La joie est le parfum de Dieu senti dans l'âme.

LA COMMUNION

**La communion révèle le secret du monde :
Dieu est partout, Dieu est tout.**

**Le pain et le vin représentent la création.
Le Christ les remplace.**

**Le mystère qui s'accomplit ainsi dans la
communion sacramentelle s'accomplit d'une
autre façon dans la communion perpétuelle
de la vie.**

**Dieu crée, soutient, pénètre, habite in-
cessamment toutes les essences.**

Il est plus essentiel à tout être, à tout acte,

à tout esprit, que la créature qui semble posséder cet être, cet acte, cet esprit.

La créature est l'espèce sous laquelle apparaît Dieu.

Dieu, par la création, tendait à l'Incarnation, en laquelle il a consommé l'union que les sept jours avaient préparée.

Sa présence perpétuelle continue la création comme l'Eucharistie continue l'Incarnation. Dieu est au fond de toute créature, comme la lumière et l'électricité au fond des corps. Le choc révèle la présence du feu dans le caillou. La parole révèle en lui la présence de Dieu.

Toute créature est une hostie et tout homme est un prêtre. L'homme doit prononcer sur la création la parole consécra-
trice et communier ensuite à la victime ;

c'est-à-dire en toute créature ; recevoir Dieu en lui comme sacrement, et offrir Dieu à Dieu comme sacrifice.

Tout vient de Dieu et tout contient Dieu.

Toute chose est un rayon du soleil éternel. Toute chose est fluide d'abord, liquide ensuite, solide enfin.

Toute chose doit retourner à Dieu. C'est la parole de l'homme qui renvoie à Dieu toute créature consacrée en même temps qu'elle reçoit Dieu sous les espèces de cette créature consacrée. Les espèces sont les réalités qui viennent du néant : elles sont la matière.

La substance qui soutient tout est la réalité qui vient de l'Être et qui est l'Être. Elle est la forme des formes. Nous communions

à la forme des formes sous les espèces de la matière et de la forme visible.

L'homme qui ne voit pas Dieu dans la créature communie à une hostie non consacrée.

La consécration tient à la parole qu'il prononce.

Le rayon du soleil, essence fluidique, la pluie, essence liquide, font le pain, essence solide. La parole du prêtre transsubstantie le pain qui devient le Christ.

La parole de l'homme transsubstantie le pain qui devient le Christ d'une manière différente mais réelle. Par la parole l'homme reconnaît que la vertu vive et vivifiante du pain vient de Dieu, et restitue à Dieu le pain devenu vie.

Tel est le sacrifice universel. Le Buisson

ardent manifestait sensiblement dans la création la présence du Dieu qui dévore tout: les arbres, les animaux, les hommes, et qui convertit toute créature en ce fluide qui reporte à Lui ce que la lumière a porté au monde. Le fluide du retour, c'est l'encens. La parole consécrationnelle de l'homme change la création en une gerbe d'encens. *Amen.*

La communion perpétuelle qui reçoit Dieu sous les espèces de toutes les créatures et qui le recevant sous la forme de la lumière, en toute chose, le rend en forme de parfum, comme un encens d'agréable odeur, cette communion est la forme de la vie humaine.

La création est l'autel, les mondes sont les hosties dont chaque parcelle contient Dieu. L'homme brûle toute créature, l'offrant au

Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit. *Amen.*

Le néant de toute créature est représenté symboliquement par l'espèce sous laquelle elle présente Dieu à l'homme. La parole consécrationnelle de l'homme brûle ce qui en elle est sa propriété, c'est-à-dire la matière, et ne lui laissant que les espèces, c'est-à-dire le néant, ne voit plus en elle que le Dieu qui l'a dévorée comme le feu brûle le bois. *Amen.*

La parole consécrationnelle nie le néant de la créature et la réduit à son nom, c'est-à-dire à l'Être de Dieu manifesté par elle, suivant sa nature. Les différents noms des êtres sont les différents angles suivant lesquels se présente à nous la lumière.

Dieu se reconnaît dans la fraction, c'est-à-dire quand il interrompt la nature. L'unité

éclate quand elle semble diviser, en faveur des enfants; sa transcendance éclate dans la condescendance et sa gloire dans la miséricorde. *Amen.*

QUATRÈME PARTIE

LA PRIÈRE DU NÉANT A L'ÊTRE

POURQUOI LA PAIX ?

Les actes humains ne répondent pas à ce qui s'agite au fond de l'âme humaine. Car ils sont finis et elle est infinie en puissance. La prière, sans être infinie en tant qu'acte, est cependant la seule porte qui soit ouverte à nos aspirations, la seule voie par où elles puissent sortir, la seule parole qui les contienne, les traduise, les résume et les exprime.

ALLELUIA, AMEN

3 décembre 1861.

Voici ma vie : perdre la science du bien et du mal, en garder seulement la connaissance suréminente qui persiste dans le monde des types. Vivre dans la lumière blanche, bâtir mon aire sur le rocher hospitalier et inaccessible, au bord de la grande mer, et respirer l'air natal, l'air de la liberté, l'air de la jeunesse, l'air pur qui dilate, qui rafraîchit et qui brûle.

Bâtir mon aire dans le lieu saint qui suc-

cède au Paradis terrestre, comme mon second type succède au type que j'aurais eu si mon père Adam n'eût pas péché ; bâtir mon aire dans le lieu saint, sacré, hospitalier et inaccessible qui est le centre du monde et qui est séparé de tout, dans le désert sacré où retentit sans interruption l'*Alleluia* et l'*Amen*, dans le trône de la lumière blanche, dans le cœur de Marie conçue sans péché.
Alleluia. Amen.

O Paradis terrestre, patrie, ô ma bien-aimée, terre sacrée des *alleluias*, je pourrai, n'est-ce pas, penser à toi, sans déchirement, dans la paix, dans la joie, dans la gloire reconquise, dans le paradis rendu, dans le désert sacré d'où rien n'approche sinon les voix qui chantent, jeunes et ardentes : *Alleluia. Amen.*

Torrents qui dévorez et qui nourrissez, délices sans nom, voici votre heure, ô ma raison et ma folie, ô mon air natal.

Alleluia. Amen.

Voici la grande mer et voici, par les entrailles de la miséricorde du Seigneur notre Dieu, l'Orient qui nous visite, ô transport sans entrave et sans peur ! délices sans retour, joie de l'ordre. *Ave Maria.*

Alleluia. Amen.

Il me fallait un refuge. Je ne pouvais pas porter l'exil. Il me fallait une seconde patrie. Refuge des Pécheurs, soyez mon Paradis terrestre.

Vous gardez dans votre immensité la joie, la joie pure comme la mer rafraîchissante, fortifiante comme elle, comme elle éclairée par le soleil levant, immense comme elle.

On parle aussi de votre amertume, que d'autres en fassent leur part. La mienne est votre joie. Que le manteau sacré divise la mer comme il a divisé le Jourdain, et que perdant la vue de moi-même, c'est-à-dire la tristesse, perdant la vue de moi-même, englouti dans la mer profonde, je sois incessamment absorbé, noyé, ravi et fondu dans l'abîme dévorant de la lumière sans ombre, ô mon amour et ma patrie ! ô mon paradis ! Prenez-moi dans vos rayons à l'heure où je vous parle, car je ne puis rien pour moi. *Alleluia. Amen.*

Voilà donc pourquoi j'aime la mer, c'est que j'ai soif de m'y noyer. Océan que j'ai tant aimé, votre fils vous demande aujourd'hui la vie. *Alleluia. Amen* Océan bleu et or, torrent profond, ardent et calme, plénitude de paix,

tempête admirable, voix immense et terrible, désirs puissants de la joie ardente qui fond victorieuse sur sa proie, ô ma tempête et ma paix, pour que je disparaisse à jamais dans les flots transparents où joue le soleil, comme Jésus jouait dans vos bras, dans les flots inondés par les caresses de la lumière qui sort de leur sein : *Oriens in alto*, ô ma tempête et ma paix, donnez-moi le Dieu qui dessine et qui peint dans les fentes de vos rochers les petites fleurs que vous aimez tant, donnez-moi le Dieu qui joue et qui triomphe, ô ma joie et ma gloire. Ecartez le voile qui couvre sa face et montrez-moi son sourire, son regard, que je voie briller dans vos flots le soleil. Donnez-moi Dieu pendant que vous le tenez. Donnez-moi Dieu ! *Alleluia. Amen.*

Je ne le crie plus seulement du fond de

mon cœur, je le crie du fond de la mer. J'emprunte à l'Océan ses profondeurs et ses voix. Il est temps dans ma destinée d'habiter les abîmes. Mais je veux qu'à l'ancien abîme, oublié et maudit, succède aujourd'hui l'abîme immaculé ! *Alleluia. Amen.* J'emprunte à l'Océan ses profondeurs et ses voix pour qu'elles crient avec moi, avant moi, plus haut que moi : *Alleluia. Amen.* Que ce cri sorte des eaux dévorant, libre et pur, comme le soleil sort d'elles-mêmes. Paroles de paix, que l'épée de feu, qui m'a chassé de l'ancien Paradis, me garde dans le Paradis nouveau. Paroles de feu, filles de l'aurore, filles de la mer, ô ma splendeur et mon amour, ô ma joie et ma gloire, plongez-moi dans votre source pour être revêtu de votre puissance. *Alleluia. Amen.*

Réalité admirable, inexprimable, devant qui fondent d'amour les neuf chœurs des anges et qui portez au centre de votre cœur, dans le point fixe et ardent de l'unité suréminente, le miroir où le ciel se voit, vous en qui retentissent d'avance les paroles de la résurrection, comme la harpe éolienne frémit de l'harmonie qui va se dégager, vous êtes là quand la mort déconcertée lâcha en rugissant sa proie de quatre jours, quand Lazare foudroyé pour la seconde fois tomba sans parole et plein de larmes devant votre Fils et votre Dieu. O mon Dieu, vous m'avez donné cette parole : *Alleluia, Amen* ; je vous la rends et je la dépose dans le cœur de Marie. Donnez-la moi encore, mais baignée dans le cœur sans tache, et revêtue des lettres de la Reine, afin que je vous la rende

avec toute l'impétuosité, toute la joie, toute la gloire, tout l'enivrement, tout le débordement dont mon âme est capable. Donnez-moi l'*Alleluia* magnifique, l'*Amen* irrésistible. *Alleluia. Amen.*

J'attends votre réponse. Je dépose ce soir mon manteau dans la mer qui me le rendra demain, semblable au soleil levant. *Alleluia. Amen.*

La première mère m'avait donné la naissance extérieure, apparente, la nature de ma naissance. O ma mère et ma souveraine, vous qu'appelait Elie, à genoux dans sa grotte, montrez aujourd'hui que vous êtes ma mère, montrez-moi que vous êtes le véritable océan ; donnez-moi aujourd'hui, Etoile de la mer, la naissance spirituelle, complète, joyeuse, la forme de la naissance, le

transport de la gloire, afin que je sache adorer votre Fils *in spiritu et veritate*. Amen. *Alleluia*. Amen. *Magnificat* : car vous avez dit : Oui.

Ma raison d'adorer et ma raison d'être, c'est le Père ; mon obstacle, c'est ma misère. Des deux procède ma guérison, la raison de me guérir qui est toute puissante.

A LA FACE DE DIEU

5 mai 1864, Rubigny.

*In manus tuas, Domine,
commendo spiritum meum.
Per manus Mariæ matris.*

Ce désir immense et indéterminé qui m'a toujours séparé de toutes les créatures, ce trait de feu qui passait entre moi et les enfants de mon âge, cet acte sans nom qui essayait tous les actes nommés et me précipitait dans un abîme où personne ne me suivait et où mourait le souvenir des joies

connues et des beautés connues devant celui de la joie inconnue et de la beauté inconnue, qui m'attendant quelque part faisait battre mon cœur depuis l'Eternité, comme à l'instant d'un rendez-vous cette impuissance de me satisfaire, ce dégoût inexprimable de la limite même éloignée, tout cela c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire son désir de voir la face de Dieu. Sa Face, c'est sa gloire : la gloire humaine est chose publique, la gloire de Dieu est secrète. Sa gloire, c'est le centre de Lui-même, la profondeur de Sa Profondeur, le Repos de Dieu en Dieu. Sa gloire est le secret des secrets, abrité dans le Saint des Saints : mais son secret c'est sa Face, car la Face c'est sa gloire, et sa Face je vais la voir. Je vais la voir sur la terre ; car je l'ai désirée. *Amen. Alleluia.*

POURQUOI LA VIERGE ?

Ma vie coule comme un ruisseau dans le vide parce que la gloire de Dieu est ma substance et qu'elle m'a longtemps manqué.

Nous disons : je souffre, nous ne disons pas comment et à quel point : c'est impossible. Or nous avons besoin qu'une créature sans tache, une créature de notre espèce, une femme, qui soit immaculée, sans cesser d'être femme, soit témoin de notre angoisse. Il faut que quelqu'un voie, puisque personne ne peut entendre. Il faut qu'elle soit de notre

nature, pour qu'elle ait passé par là. Il faut qu'elle soit absolument innocente, pour être absolument miséricordieuse. Il faut qu'elle soit femme pour être tendre. Il faut qu'elle soit vierge et sans défaut pour n'avoir à s'occuper que des autres. Sans dettes propres à payer ; qu'elle soit mère pour avoir pitié des enfants malades, qu'elle soit reine pour être puissante, qu'elle soit tout cela à la fois pour que rien ne lui manque, qu'elle soit la plus près du trône de Dieu, pour avoir l'oreille de la Toute-Puissance. Descendez en vous-même pour me dire si vous n'avez pas besoin de ces choses. L'Angelus sonne trois fois par jour : elle est Vierge, elle est mère, elle est reine.

PRIÈRE AUX TRONES POUR LA PAIX

Je n'ai jamais lu sans un frémissement de désir le nom de la paix. Je ne parle pas de la paix telle quelle. Je parle de la paix que nomme saint Paul, qui avait le droit de la nommer, celle qui surpasse tout sentiment. Elle est représentée dans la hiérarchie céleste par les ministres qui portent le nom de Trônes. Surchargé et divisé par les écrasements et les séparations de la terre, je sens le besoin de les appeler et de leur demander le secours de leurs ailes, afin de n'être pas

tout à fait étranger aux affaires de la patrie, aux domaines de la joie.

Souvenez-vous des faibles, vous qui êtes forts. Souvenez-vous de ceux qui branlent et qui pourtant, créés pour le même Dieu que vous, sont affamés de fixité. Souvenez-vous des voyageurs menacés par les vents qui ne vous menacent pas, Trônes de paix sur lesquels Dieu repose, vous qui avez la joie de dire *amen* sans interruption, *amen* sans nuit, *amen* sans trouble, *amen* éternellement, Esprits qui êtes installés au-dessus du tonnerre dans les régions toujours sereines, pacifiques et éclairées de la gloire admirable et resplendissante.

PRIÈRE A L'ABÎME

24 septembre 1862.

Abîme inexploré, terre sacrée de l'unique nécessaire, lumière sublime, obscurité éblouissante, lumière enfin très sublime, abîme, ô mon amour ! ô mon amour ! ô mon amour ! ô ma paix et ma splendeur, en qui toutes choses apparaissent comme n'étant pas et où Celui qui Est apparaît comme étant, émotion centrale, soulèvement du cœur de l'homme qui, touchant le centre de lui-même, rencontre le néant et l'infini.

Présence, présence, présence magnifique du Dieu très haut devant qui toutes les créatures disparaissent comme les fantômes devant le soleil ! Gardez-moi éternellement dans les plis de la draperie flottante agitée par le Saint-Esprit, immensité mouvante à qui rien ne ressemble, pas même la splendeur des nuits d'été, la splendeur noire, étoilée d'or.

Solitude sacrée, désert, silence, face à face du rien et du tout, ô secret du tonnerre qui éclate par-dessus les mondes, harmonie étourdissante et muette qui surpasse tout mouvement, secret qui retentit au fond de l'homme, au centre de la terre et au haut des cieux, dans les battements du cœur, dans la formation des pierres et dans les étonnantes eaux supérieures.

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Que la présence de Dieu rende gloire à
Dieu.

Alleluia . Amen .

A LA CLEF DE DAVID

O clef de David qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre, je vous en supplie, puisque la sainteté convient à votre demeure, et que l'Esprit est votre temple, conservez sans tache la maison de l'éternelle prière. Ouvrez, ouvrez en elle la porte orientale, celle qu'a vue Ezechiel, c'est-à-dire le sommet de l'âme humaine, ouvrez la porte dont vous avez ordonné à votre prophète de garder la virginité contre tout ce qui n'est pas le Seigneur Dieu, roi d'Israël, ouvrez la porte et gardez-la ! Gar-

dez-la pour votre grâce ! Qu'à l'heure où le soleil de Justice se lèvera sur les ténèbres de mon âme, les rayons de votre feu trouvent ouverte la porte d'Orient. Le matin et le soir appartiennent au même jour, dit Moïse, racontant la genèse du monde. Que les ténèbres de mon soir et les splendeurs de votre matin ne fassent plus qu'un jour ! Pierre vous a renié la nuit, mais il vous a confessé le jour. Le sang a ses veines, les larmes doivent en avoir aussi. Ouvrez, ouvrez la porte orientale, ouvrez la veine des larmes, et que nos yeux connaissent la défaillance.

PRIÈRE A L'INFINI

O Dieu, quand je vais vers toi, le feu et le désir qui m'emportent ne se calment pas, parce que tu es la forme même du désirable et la vérité qui est l'essence même de tout désir. J'ai goûté le don, j'ai goûté le miel. O suavité, tu es d'autant plus délicieuse que tu es plus infinie ! O Dieu inconnu à toutes les créatures, c'est à force de ne pas te connaître, que dans cette ignorance trois fois sacrée, comme dans un trésor qu'on ne peut ni mesurer, ni épuiser, elles trouvent un repos plus profond.

Qu'est-ce que la joie d'un trésor qui peut

s'évaluer en chiffres et dont on voit la fin, près de la joie d'un trésor certainement incommensurable et certainement infini, et qui ne vous laisse aucun doute là-dessus ? O ignorance trois fois sainte de la grandeur absolue, tu es le pain et le désir de mon intelligence ! O trésor que je trouve dans mon champ, tu es mon trésor à moi ! O fontaine des richesses, quoique m'appartenant, tu me demeures incompréhensible et infinie, parce que tu es le trésor des délices sans fin.

Comment le désir chercherait il le néant ? La volonté peut à la rigueur vouloir le néant, mais le désir se porte vers l'infini. Tu descends, Seigneur, pour être compris, mais tu demeures innumérable, infini et, s'il en était autrement, tu ne serais pas le but du désir. Tu es infini de telle façon que tu sois

le but du désir. Le désir intellectuel n'accepte pas pour terme celui qui peut être encore plus grand ou plus désirable qu'il ne l'est. Tout ce qui n'est pas infini peut grandir. Donc le but du désir ne peut être qu'infini. Toi, Seigneur, tu es l'infini lui-même, l'infini que je désire au fond de tous mes désirs, et je ne peux mieux connaître ton infini, que par l'aveu que je fais devant lui de mon ignorance. Plus je comprends que je ne te comprends pas, plus je m'approche de toi, plus j'embrasse le terme de mon désir. Tout ce qui se présenterait à moi, pour te montrer compréhensible, je repousse cela, comme une tentation. Mon désir, au fond duquel tu resplendis, me précipite sur toi, parce qu'il abjure tout le fini et le compréhensible.

A LA PRÉSENCE DE DIEU

2 septembre 1862.

Terre sacrée du Paradis, Jérusalem, ma patrie, Jérusalem, ma paix, Jérusalem, ma bien-aimée, Jérusalem, ma mère, nuée qui vous êtes montrée à Elie, portant la rosée et la vie, et la versant sur la terre, Buisson ardent, présence de Dieu, nuée qui avez représenté la présence de Dieu, quand Moïse lui parlait comme à un ami, et qui avez couvert l'or du propitiatoire, arche d'Alliance, temple Très-Saint absolument rempli par le

Dieu très pur, ô vous qui marchez sur les mondes, aérienne et sublime comme la fumée des parfums ! Vous en qui Dieu est visible, Vous qui gardez sa présence, comme la nue garde la foudre, par Son nom sacré, par les entrailles de Sa miséricorde, donnez-le-moi maintenant. *Amen.*

Je me pose devant vous, comme Adam devant l'étoile du matin, devant la rose et devant l'aurore, comme Elie devant la nue, comme Moïse devant la nuée qui s'élevait sur le Propitiatoire.

A LA MAGNIFICENCE DE DIEU

Mercredi 28 mai 1862.

Dieu magnifique, donnez magnifiquement; Dieu qui êtes, donnez comme vous êtes, sans réserve, afin que je vous reconnaisse. Je suis celui qui ne suis pas. J'ai besoin de tout. Dieu qui êtes tout, donnez tout à celui qui n'est rien et qui a besoin de tout, et qui se tient sous la table, comme la Chana-néenne.

Vous n'avez pas été avare quand vous avez jeté les étoiles dans le Ciel. Vous n'avez

pas été sans gloire quand vous avez versé les eaux supérieures au-dessus du ciel. Vous êtes le même, traitez-moi donc, Seigneur, comme vous avez traité le néant. Faites encore de rien toutes choses, me voici.

Ne me demandez rien, donnez-moi tout. Faites suivant nos deux natures. Versez à pleines mains. Vous êtes l'Être, moi, le néant. Créez, Seigneur, et admirez votre œuvre, la vôtre, absolument la vôtre.

LES TÉNÈBRES

Celui qui façonne le marbre en statue retranche le bloc, sacrifie la matière et dégage la forme ; voilà l'opération naturelle.

Celui qui façonne la statue en divinité retranche le néant, sacrifie la forme et dégage le feu ; voilà l'opération surnaturelle.

La première se fait dans la lumière, la seconde dans les ténèbres. La première répond à la création de ce monde, la seconde à la création de l'autre monde, c'est-à-dire au second avènement qui fera éclater Dieu du fond de toute chose, comme la

création a fait la forme du fond de la matière immolée et la matière du fond du néant.

Le néant et la matière étaient le voile du sanctuaire. La forme a levé le voile et le ciel et la terre ont paru. La lumière a été faite. Mais la forme est un voile à son tour : la divinité latente lève le voile, les ténèbres apparaissent et Dieu est à leur centre.

La flamme qui brûle dans mon cœur a pour proie le néant, la matière, la forme, toute créature réelle ou possible. Elle brise toute écorce à partir d'aujourd'hui, et la création est un monceau de cendre que le vent disperse aux quatre horizons. *Amen ! Alleluia.*

PRIÈRE A DIEU LE PÈRE

Essence incompréhensiblement incompréhensible, devant qui toute créature frémit, même involontairement, et tressaille au fond d'elle par les battements de son cœur ; en face de votre abîme où les soleils sont destaches, ma crainte fait ma sécurité. Car c'est vous, vous, vous, mon Seigneur et mon Dieu, c'est vous qui êtes mon Père, c'est vous qui me soutenez, qui êtes en moi par votre essence, votre présence, votre puissance ; c'est vous qui me donnez le pain. C'est en vous que j'ai la vie, le mouvement

et l'Être. Etreint par votre immensité et dilaté en elle, ne comprenant rien, ni ne pouvant parler, et ne trouvant pas non plus le silence assez profond, il me reste à jouer comme un enfant sous les yeux de son père. Il me reste la ressource de la joie et le cri de celui qui vient de naître : *Abba, Pater.*

Oh ! tournez vers vous la racine de mon être, cette racine que nul ne voit, afin que son acte premier soit de refléter votre face, mon Père qui permettez qu'on vous aime. *Alleluia, alleluia, alleluia !*

O Père que je ne connais pas, Père qui habitez en vous-même, pendant que les mondes tournent les uns autour des autres sous vos ailes étendues, comme les poussins sous les ailes de leur mère, pressés et serrés ! O Père qui revenez sans prévenir, — et le

ballement du cœur des oiseaux a seul fêté votre retour ! *Pater, Pater, Pater !* vous qui avez ouvert les mains, — et les soleils sont tombés dans les plaines de l'espace comme la graine qui tombe des mains du laboureur ! Père de qui tout reçoit la vie, vous qu'on appelle le Bon Dieu !

O Père. que je ne connais pas, mais qui avez le vent pour haleine, le tonnerre pour messager, le soleil pour ombre et le sommeil pour caresse, Père que je ne connais pas, mais qui, étant la grandeur, êtes sûrement la bonté, Père sans trouble, qui êtes nécessairement le vaincu du néant qui se confesse, Père qui ne pouvez pas être invincible, puisque vous êtes Dieu, Père qui avez jeté les roses et les rayons à pleines mains dans les jardins et les étoiles dans les nuits pour en-

courager nos lèvres tremblantes, Père qui prenez plaisir à céder, étant la toute-puissance, à vous baisser étant la toute hauteur, à être vaincu étant la gloire !

Père qui ne pouvez pas, étant trop grand, tenir rigueur aux enfants à genoux, puisque nous-mêmes, qui sommes petits et mauvais, nous sommes encore trop grands pour ne rien céder jamais, et pour toujours garder rancune, Père des lys et des roses et des cèdres, des aigles et des rossignols, et des désirs et des cœurs qui tremblent en secret, vous qui dévorez leurs battements et qui contemplez les siècles sans trouble, Père, pour montrer votre gloire, vous n'avez d'autre effort à faire que de remuer vos lèvres redoutables et de dire au pardon : « Descends parmi ceux d'en bas, pour leur

montrer ma puissance. » Car le pardon, ô Père, est le sceau de Votre Majesté. Je sais que vous pouvez pardonner.

PRIÈRE A JÉSUS ENFANT

Petit enfant de Nazareth, qui vivez dans le silence, la paix et l'humilité, venez en moi me donner la douceur, le silence, la paix, l'humilité ; faites que j'aime les petites choses, les petits enfants, vos outils, votre étable ; que je travaille avec vous, sous vos yeux, dans votre amour ; que je ne vous perde pas de vue ; que je vive, que je pense, que je parle comme sachant bien que vous êtes là, Marie et Joseph à côté. Donnez-moi le goût de la petite maison, avec sa douceur, son ordre, sa

modestie et le soulagement qui vient de l'humilité.

Donnez-moi la paix, la jeunesse, le calme, l'enfance, la petite maison. Donnez-moi Nazareth. Ainsi soit-il.

Etant le néant, je dois tout considérer comme un don, l'être, la vie, le corps, l'âme, l'esprit, la pensée, le sentiment, la parole, la gloire, le génie, la santé, la paix. Si Dieu ôte un peu de force physique, je n'ai plus rien. La miséricorde même que je donne est un don de Dieu comme celle que je reçois : c'est lui qui me donne de faire miséricorde. La vue de mon néant est un don que me fait l'Être ! Car, par lui-même, le néant ne se connaît pas, et de ces deux dons résulte le don suprême, la paix.

HYMNE A LA POUSSIÈRE

O poussière fidèle, sans pourriture et sans orgueil, fille de la terre, sa substance et son image, de laquelle je suis tiré, que je renie incessamment, qui voles obéissante sous le souffle de Dieu qui passe, tu n'as jamais dit que tu es le soleil, ou l'air, ou la lumière, tu te donnes pour ce que tu es, tu te donnes à nous comme tu es, tu ne te vantes pas, tu ne mens pas, tu ne résistes pas : ô poussière, ô ma mère, que je te trouve sublime auprès de moi ! Comment me portes-tu, terre sacrée

qui as porté Dieu, moi, poussière pourrie,
révoltée et orgueilleuse !

Seigneur, que voulez-vous que je vous
dise ? Délivrez-moi, venez, ô vous qui aimez
les abîmes, venez, venez, venez, montrez-moi
votre face, ne me cachez pas votre amour,
et que j'habite en vous immensifié par vous ;
gardé par vous, sans retour pour moi, sans
peur de moi, dans la joie incompréhensible
de l'adoration qui donne tout à jamais, à
jamais, à *jamais*.

LES TROIS DEMANDES

J'ai pour fond le néant et pour acquisition le péché. Travaillant sur mon fond qui est le néant, Dieu en tire l'être. L'*Amen* est la coopération, le consentement de l'homme. Mais si je veux être, ou savoir, ou faire quelque chose par moi-même, je renchéris sur le néant, je glorifie mon ennemi ; de ce néant qui est à moi, je puis, par la pureté, par l'humilité, par l'*Amen*, permettre à Dieu de créer le monde ; de ce même néant, par amour-propre, je crée l'immonde.

Quand je pense à ma naissance, à ma vie

et à ma mort, l'amour-propre est un tel monstre que son nom me devrait être impossible à concevoir, et il faut que Dieu naisse, vive et meure, et travaille incessamment, pour m'en délivrer. O mon Dieu, ayez pitié de moi. *Amen.*

Seigneur, de qui je dépends, pour me briser comme une paille vous n'avez qu'à me laisser à moi-même; car je péris et le blasphème va me dévorer; mais vous ne me laisserez pas à moi-même et vous ferez de mon âme un cri de gloire, une action de grâces éternelle et vivante, qui ne s'arrêtera ni jour ni nuit, ni dans le temps ni dans l'éternité: Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, de qui je dépends, je vous attends avec tremblement et avec confiance; mon Dieu, vous êtes mon Dieu.

Seigneur, quand vous m'abandonnez un peu, je sens un peu de mon néant : que serait-ce si je le sentais tout entier ? Créé du néant, chargé du péché originel et du péché personnel, m'attribuant votre lumière, quand vous me la prêlez ; vous attribuant mon obscurité, quand vous me la laissez ; incapable, en outre, de supporter quoi que ce soit de ma rançon, plus néant que les autres et les accusant comme si j'étais innocent et juge ; et croyant en moi, comme si j'étais, dès que vous me montrez un peu de vous ; et doutant de vous, comme si vous n'étiez plus, dès que vous me montrez un peu de moi.

J'ose, au nom de ce néant, vous demander en votre nom, au nom de votre mère, de tous vos anges et de tous vos saints, vous demander trois choses :

Vis-à-vis de moi : la vue constante de mon néant senti dans la joie.

Vis-à-vis de mes frères : la miséricorde constante sentie dans la joie : car en eux ils ne sont pas et en vous ils sont. Ils méritent donc compassion et respect : quand ils pèchent, je vous demande la grâce de les plaindre comme des abandonnés qui succombent sous un poids dont la moindre partie m'entraînerait si j'étais abandonné sur la pente de mon néant.

Vis-à-vis de vous : Paix continuelle sentie dans la joie.

Unité radicale et transcendante des êtres, vous en qui je suis et en qui retentit ma prière, je vous conjure, au nom de mon néant et de votre infinité suréminemment transcendante, de donner à l'air battu par

mes lèvres qui disent *amen*, la force d'abattre les murs qui me séparent de vous, la vertu d'ouvrir le sanctuaire où vous voulez que je vous adore. *Amen, amen, amen*. Le son des trompettes a abattu les murailles de Jéricho : le son des trompettes, c'était le cri de guerre. *Amen*, voici le cri de paix. Que ce cri de paix édifie les murs de Jérusalem. Jérusalem ma patrie, Jérusalem ma lumière, mon troisième séjour, Jérusalem ma résurrection !

SIMÉON ET LE MONDE NOUVEAU

Siméon représentait le monde ancien et a dit quand il L'a vu : Je puis mourir.

Faites, Seigneur, je vous en supplie au nom de votre mère, que je dise la parole du monde nouveau : Le voilà, je puis vivre. *Quoniam viderunt oculi salutare tuum! Amen, amen amen.*

Siméon vous attendait pour mourir, moi je vous attends pour naître ! Il s'est endormi dans la paix, et je m'éveillerai dans la paix.

Au nom de la joie de Marie quand elle a vu le temple reconstruit, que je vous attende,

dans le temple sans trouble et sans peur, *amen, amen, amen*, dans la liberté de l'amour et de la joie. L'attente de l'humanité a parlé par la voix du juste Siméon. Siméon a chanté le cantique de l'humanité. Il attendait la consolation d'Israël. Il voit de ses yeux, il tient dans ses bras le Verbe incarné : « Le voilà, je puis mourir. »

Mais en ce jour de la Purification, que les Pères, eux, ont appelé la rencontre, saint Siméon a rencontré Jésus. S'il a rencontré Anne, si le Saint Esprit a convoqué dans le temple ceux qui devaient s'y trouver à l'heure du rendez-vous mystérieux, la loi aussi, le même jour, a rencontré la grâce. La voix de l'humanité nouvelle s'élève dans l'air pour répondre à la voix de Siméon. Le voilà, je puis mourir, dit le juste vieillard

qui terminait sa carrière. Le voilà, je puis vivre, répond l'humanité nouvelle, rajeunie, comme l'aigle en présence du Dieu vivant. Allumez-vous, jeunes siècles, comme des flammes sur la montagne. Essayez vos ailes, nations de l'avenir qui bâtissez des cathédrales. Que le triomphe de la vie s'exhale en hymne de gloire, que le cantique de la vieillesse et le cantique de la jeunesse se fondent et montent ensemble comme deux gerbes d'encens. Siméon, endormez-vous dans la joie et dans la gloire ! Lazare, réveillez-vous dans la joie et dans la gloire !

PRIÈRE A L'ESPRIT-SAINT

Esprit-Saint, Adonai, si je parlais, je mentirais, car si je parlais, je dirais quelque chose du besoin que j'ai de vous, et j'en dirais si peu, que je mentirais. O paix, ô joie, ô force ! ô santé, égalité, assurance, continuité de joie, de foi, de force, ô tout ce que je n'ai pas, ô tout ce qu'il me faut absolument ! Saint Pierre était faible, plusieurs faibles sont devenus forts. Esprit, Esprit, Esprit, Esprit, ô celui dont j'ai besoin, voyez mes besoins tels que je les sens et tels que je ne les sens pas, car je ne suis capable ni de

les satisfaire, ni même de les sentir. Envahissez-moi, inondez-moi d'une joie divine et perpétuelle, d'une force physique et morale qui surpasse celle que je désire, autant que Dieu surpasse mes conceptions. Donnez-moi l'égalité, la continuité de la santé, de la paix, de la joie et de l'amour. Donnez tout ce qu'il me faut, non avec mesure, mais avec luxe, donnez tout, donnez-vous, donnez l'empire, donnez le triomphe, tout, et tout gratis. Exaucez-moi sans mérite, comme vous m'avez créé de rien.

Je ne puis pas me rendre gloire ; mais je puis, si vous me délivrez, vous rendre gloire. Je ne puis pas faire mes affaires, mais je puis, si vous les faites, et si vous m'inspirez, faire les vôtres. Esprit, visitez-moi ; je me livre tout entier ; je ne veux plus me sentir,

ni que rien en moi pense à moi ; je veux avoir horreur de moi ; car moi, c'était le tourment. Esprit, donnez-moi l'humilité du triomphe. Que je vous rende gloire, ô mon Dieu, dans la sécurité de la force, dans l'embrasement d'un amour qui ne craint plus de se heurter, qui ne craint plus rien. Changez-moi ; changez-moi. Donnez-moi un cœur de feu qui brûle sur votre autel un encens odorant, délicieux, glorieux, éternel comme vous, comme mon amour et ma reconnaissance. O visiteur attendu, surpassez l'attente du pauvre qui attend, tremblant de joie, votre Majesté suradmirable. O Dieu, ô Esprit, faites que j'adore continuellement, dans une joie ininterrompue, votre conduite suradmirable, et que nous chantions ensemble, dans la joie de notre âme, le cantique de gloire

qui commence et qui ne finit pas. Saint-Esprit, n'oubliez pas ma faiblesse, déliez ma langue pour que je chante vos louanges, déliez mon âme pour qu'elle envoie à vous, Adonaï, Adonaï, Adonaï, l'Éternel *gloria* de l'encens qui va fumer. Déliez, déliez mon âme. Au nom de votre procession du Père et du Fils, allumez ce feu qui voudrait naître et qui meurt, faute d'air, avant sa naissance; délivrez-moi de moi; remplacez-moi, remplacez-moi, et que tout entier, esprit, âme, corps, je sois renouvelé par vous, dirigé par vous, animé par vous, glorifié par vous. *Amen, amen, amen.*

PRIÈRE POUR SES ENNEMIS

Aujourd'hui, jour de la Pentecôte 1860, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait quelque mal.

Je pardonne ; je donne par delà la justice. Je prie Dieu de verser sur eux en pluie, en rosée, la grâce que je leur fais.

Je prie Dieu d'être mon intermédiaire, et je lui demande à genoux de regarder aussi dans sa miséricorde et non pas dans sa justice. Je leur donne, autant qu'il est en moi, l'in-

nocence, renonçant absolument aux dettes qu'ils ont vis-à-vis de moi.

(Dit au Seigneur à l'occasion de la descente du Saint-Esprit et signé par moi.)

PRIÈRE A SAINT JOSEPH

Saint Joseph, je vous supplie, au nom de vos joies et de vos allégresses et de vos douleurs, au nom de votre joie quand vous avez retrouvé Jésus au Temple, au nom de Marie et de Jésus, au nom de l'Enfant Jésus, au nom de Marie et de sa joie quand elle a vu son Fils ressuscité, au nom de mon âme rachetée par le sang de Jésus, au nom de Dieu le Père que vous représentez pour nous, au nom du Saint-Esprit, Epoux, époux avec vous de la même Vierge, au nom de la Virginité de Marie et de la vôtre, aujourd'hui 19 mars,

jour de fête dans lequel il est dit que vous accordez tout (sainte Thérèse, priez pour nous !), moi, le plus faible des hommes, au nom de la toute-puissance de Dieu et de mon néant, au nom de la gloire de Dieu et de ma misère, ayant prié longtemps, je demande, afin d'en garder le souvenir, à être délivré du mal, je demande à être délivré *aujourd'hui* du fardeau que je ne puis plus porter, afin que je commence aujourd'hui à glorifier Dieu, au lieu de tomber en poussière, afin que les dons de Dieu, perdus si le mal dure, ne soient pas perdus ; afin que sa pauvre créature soit enfin soulagée ; afin que ma femme remercie avec joie et que les larmes deviennent larmes de joie ; afin que mon mariage ne soit pas perdu ; afin que les paroles de Dieu ne soient pas perdues ; afin

que son sang ne soit pas perdu, afin que toute son œuvre en moi, sur moi, autour de moi ne soit pas perdue; afin que les prophètes soient trouvés fidèles; afin que les bons tombent à genoux pour rendre gloire; afin que la reconnaissance soit éternelle et date de votre fête.

Je remets mon âme et mon corps dans vos mains comme dans ma dernière espérance. Priez, et, s'il faut commander, commandez. *Amen, amen, amen.*

PRIÈRE A LAZARE

Que j'entende la parole que vous avez entendue, Lazare, *veni foras*. Dehors ! dehors ! dehors ! Oui que je sorte de moi ; et que je ne me sente plus ni dans l'amour-propre ni dans la souffrance, deux néants qui se correspondent et qui sont mes deux propriétés. Lazare, Lazare, Lazare, être en moi, c'est être dans le tombeau... Vous qui savez comme on sort du tombeau, au nom des larmes qu'il a versées sur vous, obtenez de Celui qui peut tout qu'il me remplace désormais et me donne pour toujours la joie qui est en Lui, et la résurrection qui est encore Lui, car je possède l'amour-propre et la

souffrance, deux néants qui se correspondent ; voilà mes deux propriétés : que le feu les dévore, qu'elles se dissipent et que l'encens les remplace, et que je sorte tout entier et vivant de moi-même, et que je m'envole en encens.

Feu dévorant, brûlez ma faiblesse et mon orgueil ; feu dévorant, brûlez l'amour-propre et la souffrance ; et, converti en hymne de gloire, que je m'envole en encens. Que je ne sente plus mon poids. Si l'encens pèse, il pèse en haut.

Vous qui savez quelle est la différence, dites à Dieu que je suis tombé en poussière, pourri et damné sans profit pour personne, et que son sang sera perdu, et que je peux, s'il me délivre, manifester sa gloire. Lazare, dites votre nom, afin que je sache comment

il faut appeler pour renaître subitement à la vie.

Saint Lazare, enfant de la Nuit et de la Mort, fils du feu éternel et rafraîchissant, saint Lazare figure du monde, saint Lazare, l'homme, saint Lazare, l'ange, saint Lazare, l'éclair de la nuit,

Priez pour nous.

Lazare, parlez à Celui qui tient la vie dans sa main droite, je suis rien, je suis rien, et voilà tout, et j'ai de l'amour-propre et j'ai la souffrance, et quand je passe de l'amour-propre à la souffrance, je suis comme un mort qui se tournerait à droite et à gauche dans son tombeau. O Dieu qui tenez la vie, ouvrez votre main droite : que je ne pense plus à moi, ni dans la souffrance, puisque vous me l'ôtez, ni dans la joie, puisqu'elle

sera pleine de vous. Mon Dieu, j'allais de l'amour-propre au désespoir, et du désespoir à l'amour-propre, du néant au néant, incapable de supporter ni vos faveurs que je m'attribuais, ni leur absence que je vous attribuais, tandis qu'au contraire vos faveurs venaient de vous et leur absence venait de moi. Puis j'allais de la colère au désespoir et du désespoir à la colère, noyé dans mon néant et sous le néant des autres. O Dieu, je pardonne leur néant à mes frères ; délivrez-moi du mien. Que jamais je ne me sente, ne perdant plus jamais votre lumière ; mais que jamais je ne me l'attribue, que toujours je vous renvoie la grâce en gloire, la joie en gloire. Anges, qui montez et descendez incessamment l'échelle de Jacob, portant et reportant nos prières de la terre

au ciel et du ciel à la terre, séraphins qui chantez l'éternel *Sanctus* et qui chantez incessamment, *incessabili voce*, je me prosterne et je m'abrite sous vos ailes de feu, afin de disparaître à mes regards, suppliant au nom de la gloire de Dieu qu'éternellement vous proclamez trois fois saint, vous suppliant, dans tout l'anéantissement dont mon âme est capable, de m'obtenir une joie fidèle, fidèle quant à elle, fidèle quant à moi, une joie qui ne m'abandonne jamais, que je n'abandonne jamais, qui ne me trahisse jamais, que je ne trahisse jamais, qui ne cesse jamais de pleuvoir sur moi, qui ne cesse jamais de remonter à Dieu, une joie sans démenti, une joie sans mélange, sans crainte, sans rétractation et sans ombre. *Amen, amen, amen.*

PRIÈRE A LA MADELEINE

Ma sœur Madeleine, j'ai un secret à vous dire. J'ai un néant de plus que les autres, c'est l'incapacité de souffrir et de coopérer à ma rédemption ; je suis trop faible. Au nom de ma faiblesse, au nom de votre joie en face des résurrections de Lazare et de Jésus, je vous demande d'obtenir, au nom de votre joie quand il s'est fait reconnaître, vous appelant par votre nom, par votre nom nouveau, par votre nom régénéré comme vous, je vous supplie d'obtenir que Jésus-

Christ, Dieu vainqueur et ressuscité, se
fasse aussi reconnaître de moi, maintenant,
en m'appelant par mon nom !

Lazare, *veni foras.*

PRIÈRE A SAINTE CATHERINE

Esprit propre, amour-propre, volonté propre, voilà le nom du malheur. Car le bonheur est de s'abîmer. Propriété, voilà le nom impersonnel du malheur. Son nom personnel est le moi.

Le moi fils de la chute et père du désespoir. Il faut que je sente, ô Dieu, ô tout, votre présence dans ma joie: car dans ma tristesse je ne trouve que moi-même.

Pour me perdre, comment faire? Donnez-moi, Seigneur, de m'oublier dans le sommeil jusqu'à ce que vous m'éclipsiez éternellement dans le réveil glorieux.

Sainte Catherine, si vous voulez m'accepter parmi ceux que vous protégez, je vous supplie, au nom de la charité, de dire avec moi, pour moi maintenant : Je suis celui qui ne suis pas et vous êtes celui qui est. Rendez-vous gloire à vous-même en me donnant les moyens de pouvoir vous louer. Dilatez mon cœur en vous, suivant mes misères et vos miséricordes, suivant que je le désire et que vous le pouvez, autant que je suis pauvre et que vous êtes riche. Donnez-moi pour que je puisse vous rendre ; car je ne puis rendre que ce que vous m'avez donné. Sainte Catherine, la joie, la joie ! la joie ! puisque je ne suis pas digne de rendre gloire dans la souffrance. Jusqu'ici, je me suis connu en moi. Que je me connaisse en vous. C'est vous qui nous faites crier : entendez donc notre voix, et si

vous ouvrez à cause de vous-même à ceux qui ne frappent pas, ouvrez à ceux qui frappent, je vous en conjure à deux genoux, par les larmes de votre mère, par son nom, par son sang, par les entrailles de votre mère qui vous ont porté, par les entrailles de votre miséricorde dans lesquelles vous nous avez visités, vous, Seigneur, Dieu d'Israël !

Sainte Catherine, le sang du Fils est à nous, il nous l'a donné, je demande ce sang pour qu'il purifie, comme un bain, mon âme et mon corps. Dites à Dieu de ne pas rejeter les prières qu'il vous a dictées.

O Dieu, ô lumière, montrez-moi votre lumière, je ne veux que votre règne. Mais je veux voir votre visage toujours, afin que je ne cesse plus de vous rendre grâces dans le fond de mes entrailles.

MÉDITATION SUR L'AMEN

Seigneur, vous venez de me découvrir un nouveau monde que je portais sans le voir. L'homme ne peut vous comprendre, mais il peut vous dire *Amen*. Il peut adhérer par l'amour à votre unité absolument incompréhensible et inaccessible à ses facultés, mais qui daigne laisser venir à elle l'*Amen* qui sort de l'abîme, comme le soleil de l'Océan. Cette puissance qui peut dire *Amen* et vous atteindre au delà de la lumière et des ténèbres, cette puissance, c'est le cœur. L'acier du cœur, c'est l'adoration. Je vous donne,

par l'acte absolu, sans réserve, mon cœur et mon adoration. C'est en elle que réside mon unité et par elle que je puis, Seigneur, aborder votre unité. *Amen, Alleluia, Mater.*

J'ai cherché mon unité au-dessus des étoiles, je la trouve dans mon cœur. *Alleluia! Alleluia! Amen! Alleluia.* O ma mère, veillez sur le mystère qui s'accomplit. Veillez au nom de Jésus, Marie, veillez, veillez, veillez! *Amen, Alleluia, Mater.* Je vous donne mon cœur et son acte éternel: *Alleluia! Amen, Mater.*

Plus Dieu est incompréhensible et habite au-dessus des pensées sublimes à des distances tellement incommensurables qu'il leur faut mourir et ressusciter avant de prononcer un nom qui n'est pas encore son dernier nom, plus il échappe à toute excel-

lence, à toute perfection, étonnant de sa fuite les cieux des cieux, trop petits pour le contenir, plus Jésus est accessible : c'est l'Enfant Jésus, vrai enfant.

Dieu est ordre et sagesse : mais il est aussi feu dévorant, excès et surabondance. Il est transport et ivresse : il est la surabondance infinie de tous les biens s'écoulant dans la source universelle. Il est, sans orgueil, enivré de lui-même.

L'homme demande avec mesure : il demande ce qu'il lui faut. Mais le don de Dieu excède la conception de la prière qui le provoque. Le don est, par sa nature, surabondant. Il trahit l'ivresse. C'est l'amour qui donne et l'amour a horreur de la mesure. Jamais il ne dit : C'est assez. Il fait déborder

les vases qu'il remplit. Or, les cinq pains n'étaient qu'une promesse et une figure de la surabondance essentielle. Le don promis porte le nom d'action de grâces, il est l'Eucharistie, il est la surabondance étalée de l'amour qui donne et ne compte pas. L'homme a pu demander avec mesure, il remercie sans mesure ; il a reçu plus qu'il n'osait désirer. C'est l'Eucharistie qui lui révèle la surabondance de Celui dont il connaissait seulement la plénitude. C'est l'Eucharistie qui lui révèle l'ivresse du Dieu qu'il croyait seulement sage. Et comme il ne sait au juste les combinaisons intérieures de la sagesse et de l'ivresse, infinies toutes deux, il lui reste à prononcer le nom de Celui en qui se concilient les contradictions apparentes de l'Etre, Jehovah!

Il lui reste à adhérer à toutes les surabondances incompréhensibles de Celui qui a eu la complaisance de lui prêter le mot par qui tout commence, le mot par qui tout finit, le mot qui contient les abîmes inconnus des Océans inexplorés et les prémices de la vie éternelle. *Amen*... Le mot par lequel l'homme à genoux avoue à la fois toute misère et toute grandeur, le mot par lequel il participe à ce qui semble incommunicable et consent à ne plus pouvoir s'exprimer, le mot par lequel il se meut éperdument et sans entrave dans les splendides abîmes de la divinité insondable. *Amen, Jehovah !*

Vapeurs d'encens qui remplacez ce que je ne peux pas dire, allez, montez à Jehovah le cri qui contient toute parole, portez-lui notre *Amen*, notre adhésion à toutes les plénitu-

des, à toutes les surabondances, à toute sa sagesse, à toute son ivresse, à la direction connue des parallèles et à leur rencontre inconnue. *Amen, Jehovah !*

AMEN ! AMEN ! AMEN !

Créature rudimentaire que je suis et que je sais être, moi qui ne suis pas et qui ai tout à devenir ! O Être absolu, en face de qui je me sens fondre, devant qui tout me paraît néant, tout jusqu'au sentiment que j'ai de vous-même ; pour vous penser, ô mon Dieu, pour oser vous nommer, moi qui ne comprends ni mon âme, ni les fleurs, ni les grains de sable, entouré de mystères et d'ombres ; pour vous toucher, Seigneur, du fond de mon néant, que dois-je faire ? Vous dont l'idée m'écrase, qui me tenez dans votre main

comme une paille, vous que j'ai pourtant besoin de posséder, de conquérir ; pour vous conquérir, ô invincible, quelle sera mon arme ? Une voix me répond : la *simplicité*. Encore faut-il que je vous la demande. O grand Être, donnez-la-moi. Entre vous et moi, elle comblera l'abîme. Petit enfant, je vous reconnaitrai entre le bœuf et l'âne, comme vous ont reconnu ceux qui venaient d'Orient pour vous chercher. O Lumière, je vous adore ! O Colombe, entraînez-moi ! Esprit-Saint, pour m'apprendre à dire *Amen*, ravissez-moi jusqu'aux régions de la joie et de la foudre !

O Dieu de délivrance, que mon *Amen* éclate dans l'immensité splendide, comme la paix et le tonnerre.

SUPPLICATION SUPRÊME

O Dieu inconnu, jusqu'ici je vous ai prié par mon néant et par votre Etre, c'est que je croyais les connaître. Je viens à vous sans parole et sans pensée, sans substance, sans rien, vous demander ma délivrance, au nom de ce néant, de ce péché que je suis, de cet anathème incompréhensiblement incompréhensible, qui recule devant les regards de mes yeux comme le rivage de la patrie devant le voyageur trompé, en ce nom-là et au nom de Jésus et de Marie, je me roule

sans connaissance dans la poussière qui n'a pas de nom. Je ne sais qui je suis ni qui vous êtes. Je ne sais rien, rien, rien, je ne cherche à rien savoir. Je me présente devant vous, avec un seul titre, mon besoin, ma misère, ma manière d'être inférieure à n'être pas, mon anathème et le cri de mon cœur. Tout cela comme je le connais et comme je ne le connais pas. O mon Dieu, il faudrait être Dieu pour connaître et nommer ma misère. J'y renonce comme à toute connaissance, à toute propriété, à tout ce qui a un nom, à tout ce qui n'en a pas, à toute opération connue ou inconnue, volontaire ou involontaire; et là, au fond de l'abîme insondable au fond, du moins en esprit, par le désespoir d'en voir le fond, par l'oubli de tout et de moi et de vous, comme j'ai cru vous con-

naître, comme je crois vous connaître, comme je croirai vous connaître, je me prosterne sans connaissance, évanoui, défaillant, anéanti, et je me laisse aller, couler comme l'eau du torrent, sans savoir où je suis, d'où je viens, où je vais, couler dans le vide sans lumière, et de là je vous crie : Délivrez-moi, délivrez-moi, vous qui êtes certainement bon et grand, par votre nom sacré, délivrez-moi maintenant, qui que vous soyez et qui que je sois, vous êtes nécessairement plus grand que ma misère, vous pouvez tout, excepté être arrêté par elle. Ne comptez pas, ne mesurez pas, donnez sans résistance, car vous êtes plus que tout et je suis moins que rien. O Être, vous êtes le serviteur et le vaincu du néant qui se confesse : le blasphémateur embrasse vos genoux, car sans votre secours,

je vous exécerais éternellement, moi votre louange et votre gloire, moi l'affamé de l'adoration et autre chose encore. Dites vous-même ce que vous savez, ô parole, ô silence, ô vous qui déliez les lèvres : regardez ce que j'ai souffert, délivrez-moi maintenant. *Amen.*

Substance sacrée de l'Infini, si vous alliez me demander d'être digne, vous seriez plus ignorante que moi, de moi et de vous. O Père qui m'avez fait pour la chose sans nom qui recule quand on approche, je suis un monstre, un blasphème, une honte, une négation vivante et criante de la sagesse par qui règnent les rois. Je suis l'anathème, je suis l'enfer, mais je désire parce que vous le voulez. Vous voyez ma poussière, mon désir et votre gloire. Esprit-Saint, faites suivant

ma poussière, mon désir et votre gloire.

Amen.

**O Marie, dites ce que je dis et dites ce que
je ne dis pas. *Amen. Ora et tu. Amen.***

**L'INSTALLATION DANS LE PLAN DIVIN :
ACTE DE CONSÉCRATION AU RÈGNE DE DIEU**

Nous consacrons notre maison et notre famille au Sacré-Cœur de Jésus-Christ. Nous associons à cette consécration nos domestiques, nos bienfaiteurs, nos amis, tous ceux qui nous attendent, tous ceux que nous attendons, tous ceux qui ont faim et soif de justice et de beauté, tous ceux dont nous avons besoin, tous ceux qui ont besoin de nous, que nous les connaissions ou que nous ne les connaissions pas, dans les cinq parties du monde.

Nous lui demandons tous les secours dont nous avons besoin pour le cœur, l'âme, le corps et l'esprit. Nous lui demandons que chacun de nous, suivant ses désirs et ses aptitudes particulières, suivant sa prédestination spéciale, suivant les harmonies de sa nature et de la grâce, contribue à établir le règne de Jésus-Christ sur la terre, son règne que dix-neuf siècles ont imploré dans le *Pater*.

Par le Sacré-Cœur de Jésus-Christ, ouvert et percé, et par l'Immaculée Conception de Marie nous demandons que le règne de Dieu éclate sur la terre, à la face des hommes, des rois, des Nations et des Anges, en nous, par nous et hors de nous. Nous demandons avec l'Écriture Sainte qu'en Dieu demeure la permanence de nos conseils, et suivant la parole de saint Paul, qu'en Dieu réside

la vie, le mouvement et la substance de notre être. Et nous disons avec David : *Deus virtutum, converte nos et ostende faciem tuam et salvi erimus. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES



TROISIÈME PARTIE

L'amour du néant pour l'Être.

La misère de l'homme.....	3
Le vieil homme et l'homme nouveau.....	10
L'angoisse des prières humaines.....	14
Les déloyautés de l'homme et le loyalisme de Jéhovah.....	16
L'anéantissement par la haine ou par l'oubli....	18
L'homicide par omission : l'indifférence.....	28
La responsabilité du silence.....	36
Vers la paix par l'horreur.....	38
La fécondité de l'indignation.....	48
Miséricorde et justice.....	51
La miséricorde de saint Pierre.....	53
Miséricorde et humilité.....	56
Miséricorde et souveraineté.....	58
L'adoration du fait.....	60
L'homme de désir	63
Le néant découvrant l'image de Dieu	67
Le déploiement des ailes.....	71

Soupirs, larmes et sang.....	72
La lumière du Verbe.....	75
L'union par le Verbe dans la vie lumineuse....	80
La parole créatrice d'un vide.....	87
Le verbe de l'homme et le Verbe de Dieu.....	90
Les vendeurs chassés du temple.....	91
Le sens infernal et le sens divin du mot : aimer uniquement.....	94
Les répercussions de la prière et de la bonne vo- lonté.....	100
Paix et humilité.....	106
La bataille d'ici-bas.....	108
Trinité et charité.....	111
L'unité avec le prochain.....	116
Ut sint unum.....	121
Le mystère des mystères.....	127
La communion humaine : le don des langues... ..	129
De la charité à la vie éternelle.....	132
La diversité et l'unité de Jésus-Christ.....	138
Le repos dans l'amour.....	140
La cause finale : Jésus	142
L'abaissement et la gloire de Jésus.....	145
Sacrifice et joie.....	148
Jésus force créatrice.....	150
La passion : la soif de Jésus.....	152
L'homme et la connaissance de Jésus.....	155
La promesse.....	158
Jésus et le sacerdoce.....	161
Les fêtes chrétiennes : opposition et harmonie..	165
Amour et joie.....	168
La communion.....	169

QUATRIÈME PARTIE

La prière du néant à l'Être.

Pourquoi la paix ?.....	179
Alleluia, Amen.....	180
A la face de Dieu.....	189
Pourquoi la Vierge.....	191
Prière aux Trônes pour la paix.....	193
Prière à l'Abîme.....	195
A la clef de David.....	198
Prière à l'Infini.....	200
A la présence de Dieu.....	203
A la magnificence de Dieu.....	205
Les ténèbres.....	207
Prière à Dieu le Père.....	209
Prière à Jésus enfant.....	214
Hymne à la poussière.....	216
Les trois demandes.....	218
Siméon et le monde nouveau.....	223
Prière à l'Esprit Saint.....	226
Prière pour ses ennemis.....	230
Prière à saint Joseph.....	232
Prière à Lazare.....	235
Prière à la Madeleine.....	240
Prière à sainte Catherine.....	242
Méditation sur l'Amen.....	245
Amen ! Amen ! Amen !.....	251
Supplication suprême.....	253
L'installation dans le plan divin : acte de consé- sécration au règne de Dieu.....	258

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1929.
